Histoire littéraire.

H. H. Janssen, *Latijnse Letterkunde* (Volksuniversitets Bibliotheek, 2e Reks, nº 56) : Haarlem, De Erven F. Bohn, 1956, 300 pages.

C'est par un sentiment de déférence que je tiens à signaler ici ce nouveau manuel de littérature, qui ne peut s'adresser qu'à des lecteurs de langue néerlandaise, d'autant plus qu'il vient s'ajouter aux notables histoires de la littérature latine déjà publiées en Hollande par Wagenvoort, Banz, et surtout P. J. Enk avec ses *Geschiedenis der latijnse letterkunde* (3e éd., 1946), *Beknopte geschiedenis* (1951), mais surtout son *Handboek der latijnse letterkunde* en trois volumes (1928-1937). Je me bornerai à signaler ici le souci qu'a l'auteur de faire apparaître ce qu'il estime le sens majeur de la littérature latine par la différenciation des trois périodes : origines — développement et floraison sous l'influence de la Grèce — décadence, et par la caractérisation rigoureuse des genres cultivés. Il résulte de là une apparence de littérature constructive et pour ainsi dire normalisée, qui ne tient peut-être pas suffisamment compte de certaines particularisations et déviations, mais qui ne manquera pas de servir le propos pédagogique propre à la collection dans laquelle l'ouvrage est publié.

J. Marouzeau.

Karl-Erik Henriksson, *Griechische Büchertitel in der römischen Literatur* (*Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, Sarja - Ser. B nide - tom. 102, 1) : Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1956, 200 pages.

En étudiant dans cette *Revue* brièvement l'an passé la connaissance du grec à Rome, j'aurais pu, si je l'avais eu alors à ma disposition, trouver dans cet excellent travail plus d'un fait et d'une suggestion. Il est conduit avec beaucoup de méthode et l'auteur a délimité avec soin dans ses remarques préliminaires la matière qu'il entendait retenir. Ces titres grecs donnés par des Latins à leurs ouvrages concernent, pour le plus grand nombre, des livres perdus et, pour les éclairer, on est ainsi conduit à envisager le contenu de ces derniers, ce qui apporte des compléments aux recherches si utiles de M. Henry Bardon sur la littérature latine inconnue. Le classement est fait par genres littéraires : poésie (y compris les ouvrages de vers et de prose mêlés, telles les *Saturae Menippeae* de Varron, riches, on le sait, de tels intitulés) et romans ; littérature dramatique ; philologie et antiquaires ; philosophie ; droit ; politique ; disciplines techniques (*Reale Fächer*) ; écrits de théologie chrétienne ; divers. Dans les principes adoptés, il y a celui d'exclure « les titres nombreux qui sont des noms propres grecs ou remontent à de

tels noms » (p. 10). Mais on cite les titres où ces noms sont qualifiés d'épithètes : ainsi p. 100 d'Ennius, l'*Andromacha aechmalotos*. Cela ne va pas sans arbitraire : en particulier quand ces noms sont rares ou employés de façon insolite — je pense aux *Endymiones* de Varron — ils me semblent aussi caractéristiques d'une hellénisation recherchée — sinon plus — que par exemple *Phaenomena* pour Ovide et Germanicus (p. 57). Le plan adopté ne permet guère de juger s'il y a eu évolution dans cette mode et de la mettre ainsi en liaison avec l'usage plus ou moins intense, la connaissance plus ou moins poussée de la langue grecque à Rome. Mais il convient de louer sans réserves la conscience apportée à la rédaction de chaque notice de ce catalogue utile et important.

Pierre BOYANCÉ.

E. PARATORE, *Storia del teatro latino* : Milano, Vallardi, 1957, 287 pages, 2.500 lires.

M. E. Paratore poursuit son abondante production en insérant dans une *Storia del teatro*, que dirige M. M. Praz, une synthèse du théâtre latin, auquel il avait déjà consacré plusieurs chapitres de sa *Storia della Letteratura latina* et divers volumes ou articles particuliers — sans connaître ma modeste étude, parue en 1956. S'il ne prétend pas résoudre tous les problèmes que pose un tel sujet, il donne une mise au point substantielle, qui contient des idées intéressantes, souvent plausibles, parfois contestables. L'introduction définit les caractères généraux du théâtre latin et la place qu'il occupe dans l'histoire de la civilisation. Dans le chapitre I, l'auteur débrouille les origines, l'influence étrusque, les vers fescennins, dont il retient et combine les diverses étymologies, la *satura*, qu'il aurait pu nourrir davantage par l'article de M. P. Boyancé *R. É. A.*, 1932, p. 11-25, l'atellane, dont il postule l'arrivée à Rome en 300, le mime, qu'il fait remonter à la création des *Floralia* en 238 ; on s'étonne qu'il ne pose pas alors le problème de l'exode, qu'il évoque en quelques mots à l'époque de Sylla. Le chapitre II concerne, dans l'organisation matérielle, les auteurs, acteurs et organisateurs du spectacle, les costumes, la structure des pièces, les théâtres et les jeux ; mais, en dépit du titre général, on se limite ici à l'époque républicaine, pour insérer dans les chapitres suivants l'évolution de la technique au temps de César et sous l'empire. Ces dernières indications contiennent quelques erreurs : d'une part, le théâtre de Pompée (p. 214) — que surmontait, non pas un théâtre, mais un temple de Vénus Victrix — ne devait pas répondre à l'appellation de *theatrum tectum*, qui désigne un odéon couvert, tel celui de Pompéi — érigé, non par Q. Valgus, mais par C. Quinctius Valgus ; d'autre part, Lutèce ne possédait pas deux théâtres (p. 235) ; enfin, on ne saurait admettre que « dans tout l'empire le

nombre des amphithéâtres dépasse notablement celui des théâtres » (p. 236).

Dans le reste de l'ouvrage, M. Paratore examine attentivement toute la production dramatique des différents genres, en montrant à juste titre l'originalité des écrivains latins dans leur adaptation des modèles grecs au goût romain, en distinguant leurs tendances politiques ou littéraires et en relevant les caractères essentiels de chacun. Cependant, il commence par un jugement trop sommaire sur Livius Andronicus, dont il hésite à souligner l'origine tarentine et dont il renonce à dater l'arrivée à Rome, alors qu'on a pu la fixer avec vraisemblance vers 251. Naevius l'inspire plus et mieux. Chez Plaute, il cherche l'influence de l'atellane et il précise l'évolution artistique, en s'attachant surtout aux comédies présumées les dernières, sans peut-être dégager assez nettement tous les éléments communs et sans connaître l'*Essai sur le comique* de M. B.-A. Taladoire. Il montre le double aspect d'Ennius, à la fois nationaliste et philhellène. Il suppose que Pacuvius cherchait à rendre la tragédie populaire, sans se rappeler qu'Horace le qualifiait de *doctus*. Il croit que Caecilius Statius a été amené à Rome dès 222, après la bataille de Clastidium. De même, il vieillit Térence de dix ans, pour réserver à un homonyme de Frégelles l'amitié de Scipion Émilien ; renonçant à établir la chronologie de ses pièces, il relève les traits de son originalité, qu'il aurait pu multiplier, en utilisant davantage les études de Ph. Fabia et de M. J. Marouzeau. Accius lui apparaît comme le porte-parole d'une aristocratie retardataire, soucieux « d'épater le public et les lettrés ». Au siècle d'Auguste, il néglige l'action du critique dramatique Sp. Maecius Tarpa et l'importance d'Asinius Pollion, qui lança la mode des *recitationes*, suivie par Ovide pour sa *Médée*. Par contre, il connaît très bien et juge équitablement Sénèque.

L'ensemble est écrit dans un style alerte et vivant, émaillé de formules heureuses, rarement alourdi par la longueur de certaines phrases, chargées de parenthèses.

Les quelques réserves qui précèdent ne diminuent guère la valeur de cet ouvrage fondamental.

P. Wuilleumier.

Riccardo Avallone, *La letteratura latina cristiana nasce con Cristo* (extrait d'*Antiquitas*, IX-XI) : Salerno, 1956, 64 pages.

« L'idée reçue » que la littérature chrétienne de langue latine ne commence qu'à la fin du IIe siècle ne satisfait pas M. R. Avallone ; et encore moins les raisons qu'on a proposées d'un tel retard, au vrai discordantes et incertaines : diffusion supérieure de la langue grecque (Moricca), impuissance d'illettrés (G. Boissier), volonté mystique de silence (Ama-

tucci)... Dans cet important mémoire, il prend le contre-pied de ce qui paraît constatation sans appel, et de façon tellement systématique qu'il semble jouer « quitte ou double ».

Car, en examinant les auteurs païens, il reprend l'idée d'un Stace crypto-chrétien, celle d'un Sénèque qui aurait connu saint Paul pendant ses deux séjours romains, et même saint Pierre, et dont le spiritualisme aurait été influencé par leur prédication : à preuve les jugements sympathiques de Tertullien (*Seneca noster*), Lactance, Augustin. — M. Avallone sait bien qu'en pareille matière, tout est hypothèse ; et, à chaque fois, il le dit. Mais il pousse en avant comme si l'accumulation des « peut-être » accroissait la vraisemblance. La méthodologie philologique n'en convient point ; l'histoire?... L'histoire reconnaît au moins une inflexion morale nouvelle dans la littérature latine des deux premiers siècles de notre ère, mais non la couleur spécifique d'une des religions venues d'Orient qui, très lentement, allaient transformer l'atmosphère spirituelle du monde romain.

M. Avallone nous convainc mieux de l'existence d'une production chrétienne liturgique de langue latine à date ancienne : saint Augustin (*De doctrina christiana*, II, 11) mentionne, *primis fidei temporibus*, d' « innombrables » traducteurs des textes bibliques grecs ; les *Actes des martyrs de Scillium*, en Afrique proconsulaire, font état de « livres », apparemment en latin, parmi lesquels les *Épîtres* de Paul ; Tertullien (*De spectaculis*, 29) oppose aux prestiges du théâtre païen une littérature « de vérité » « assez riche », vers, hymnes, sentences. Le difficile est de préciser les dates. Mais on accordera volontiers à M. Avallone que les chrétiens d'Occident ont dû nécessairement très vite employer la langue latine pour traduire par fragments les textes sacrés qui les intéressaient, composer prières et hymnes, conserver la mémoire de martyrs. Resterait à expliquer moins pourquoi cette production utilitaire est demeurée orale et a si complètement péri (nous est-il resté tellement de traces de son homologue grecque?) que pourquoi elle ne s'est pas accompagnée d'une littérature apologétique en forme avant la fin du IIe siècle : effet, peut-être, d'une moindre densité chrétienne et d'un paganisme mieux établi en Occident qu'en Orient.

Curieusement, et comme s'il cherchait par une voie tout opposée à latiniser de façon plus sûre les origines chrétiennes, M. Avallone termine son mémoire par des pages fort brillantes sur la nécessité de concevoir une littérature « romaine » bilingue « depuis au moins 146 avant J.-C. ». Certes, une nouvelle unité politique et spirituelle commence alors à prendre forme et à s'exprimer indifféremment en grec et en latin. Il ne s'agit plus de deux littératures à distinguer, ni même à comparer, mais de deux modes d'expression d'une mentalité commune.

Et plût à Dieu que nous pussions vérifier le phénomène sur les autres langues parlées dans l'Empire ! Mais ce serait une belle entreprise et une grande leçon à la future Europe, de nous donner, sous le nom de Rome, et au delà des nationalismes linguistiques, cette synthèse des lettres gréco-latines. Espérons-la de M. Avallone.

Jean BAYET.

M. VALSA, *Marcus Pacuvius, poète tragique* (Collection d'études anciennes publiée sous le patronage de l'Association G. Budé) : Paris, Les Belles-Lettres, 1957, 119 pages.

Les monographies sur Pacuvius ne manquent pas ; celle-ci nous apporte-t-elle de quoi justifier une nouvelle tentative? Il sera commode de trouver dans la première partie les fragments étudiés pièce par pièce, avec le rappel de tout ce qui a pu être établi sur le rapport avec les originaux grecs ; les jugements contenus dans la seconde partie représentent un effort quasi désespéré de bâtir une esthétique pacuvienne.

Le lecteur se lassera peut-être de l'effort dépensé coûte que coûte pour reconstituer la figure de l'auteur et de son œuvre d'après une mosaïque ruineuse de fragments, et estimera que ce qui reste valable aurait pu être condensé plus économiquement (p. 102 : Poursuivons notre enquête et essayons de glaner dans le champ pacuvien, fauché par les siècles, des brindilles nouvelles !), plus prudemment aussi : les jugements des anciens sur Pacuvius sont l'occasion d'interprétations discutables : p. 62, la prétention d'interpréter le *male loqui* d'Atticus (apud Ciceronem) dans le sens de « mal parler » et non d' « écrire mal » ne peut pas se soutenir ; p. 65, peut-on traduire par « charabia » le *male conversam* de Cicéron? Et, en ce qui concerne Cicéron, est-il permis de parler de « sa rage impuissante contre tout ce qui est grec », de sa « puérilité de raisonnement effarante », de sa « partialité grotesque », de « sa manière cocasse », de « sa mauvaise foi, de sa partialité, de l'absurdité de son raisonnement » (p. 40-42)? La *Rhétorique à Hérennius* est mise à sa place p. 69, mais rangée dans les œuvres de Cicéron p. 9. Peut-on (p. 111) dire de l'expression « naturam abdico » qu'elle est « monstrueuse dans sa sublimité »?

Dans l'interprétation des composés, p. 54, *conduplicantur* n'appartient pas à la série dans laquelle il est rangé ; p. 22, peut-on admettre que Δουλοφέστης soit un composé « de formation latine »? Le grec connaît ce type de formation ; ainsi dans Αἰγίπαν. Le commentaire p. 92 sur la construction du vers : « Niuit sagittis, plumbo et saxis grandinat » invoque des intentions et des effets étranges : « coupe croisée de la phrase, verbes début et fin de vers, régime trisyllabique d'un verbe dissyllabique, deux

régimes dissyllabiques d'un verbe trisyllabique, variété de l'accent fort de la quantité (*sic*) de tomber au début, au milieu et à la fin des mots ». C'est vraiment là vouloir trop prouver. De même, comment la césure (p. 109) peut-elle trahir « une intention descriptive, le souci de mettre en relief les sentiments », etc.? Qu'est-ce que (p. 37) « la douce musicalité de vers au lent mouvement trochaïque »?

Comment (p. 58) admettre une confusion d'écriture entre PACVVIVS et NAEVIVS? Pourquoi donner à Accius la graphie rare ATTIVS?

Quel système préside à la pratique de la graphie? On trouve dans une même page *uenti* et *saevi* (98), *ui* et *virum* (99) ; je relève p. 30 *in poesie*, p. 6 *inquunt*, p. 29 et 76 (*bis*) *trageodia*, p. 69 *De rerum rusticarum*... Pas moins de lapsus dans la graphie des mots français : p. 86 *praetexte*, passim *senaire*... Dans les textes grecs, l'imprimeur a souvent confondu esprit, accent aigu et accent grave ; dans les textes allemands, beaucoup de fautes abréviatives. Je ne parle pas de la syntaxe française, souvent malmenée (*quoique* avec l'indicatif, etc.).

Une sévère révision aurait épargné à l'auteur bien des lapsus qui rendent parfois irritante la lecture d'un ouvrage où l'application est dépensée sans compter, et qui, tel quel, rendra des services aux travailleurs dans un domaine où la rareté des textes oblige à des investigations difficiles.

J. MAROUZEAU.

A. D. LEEMAN, *Aufbau und Absicht von Sallusts Bellum Jugurthinum* : Mededelingen der koninglijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde ; Nieuwe Reeks, Deel 20, n° 8 ; 1957, 33 pages, 2 florins.

M. Leeman réagit très vivement contre les dernières tendances de la critique sallustienne. A vrai dire, il ne considère ni ne mentionne rien de français, mais vise surtout l'interprétation de M. Kurt von Fritz, qui a repris la « Tendenzhypothese » de Schwartz, en faisant voir dans les œuvres de Salluste une arrière-pensée politique, et davantage encore celles de MM. Büchner et Vretska, qui ont le tort de montrer dans l'auteur des célèbres monographies un historien et un moraliste. Toutes ces interprétations procéderaient de la même faute, une simplification outrée, un aplatissement de la personnalité de Salluste, trop complexe pour se laisser réduire — *pro pudor* ! — au personnage d'un politicien hypocrite ou — *ad absurdum* — à celui d'un moraliste, puisque son histoire n'est pas morale. L'idée dominante, je crois, est qu'une coupure, chez Salluste, sépare, d'un côté, le politicien de la vie réelle et le moraliste des prologues et, de l'autre, l'historien. Coupure psychologique et

morale que prouverait l'absence de tout rapport entre prologue et récit. Un prologue de Salluste fait connaître l'homme, il ne fait pas connaître l'historien. A l'embellissement psychologique près, nous voici revenus à Gaston Boissier, et même à Quintilien : « C. Sallustius in bello Iugurthino et Catilinae nihil ad historiam pertinentibus principiis orsus est » (*I. O.*, III, 8, 8-9).

Comme MM. von Fritz, Büchner et Vretska n'ont traité que du *Bellum Iugurthinum*, M. Leeman a borné son étude à cette monographie, en la prenant au delà du prologue, puisque celui-ci est inutile, comme il l'a démontré dans un article de *Mnemosyne* (1954, p. 323 sqq. ; 1955, p. 38 sqq.). M. Leeman analyse donc le récit phase par phase. Est-ce là tout ce que peut apporter la méthode « structurale » appliquée aux œuvres littéraires? Mais, si les résultats de l'analyse étaient groupés synthétiquement, ne serait-il pas plus facile au lecteur de les apprécier et à l'auteur de convaincre? A suivre ainsi le texte, il laisse subsister l'impression laissée par des passages qui soutiennent peu sa thèse. Ainsi de la fin (p. 25-26 ; *Jug.*, 102-104) : si, en dépit du rôle joué par Sylla, Marius persiste à occuper le fond de la scène, n'est-ce pas justement que, passé au dernier plan, Marius n'est plus le protagoniste? La méthode même de l'analyse structurale n'empêche-t-elle pas la complexité de l'œuvre de se révéler? Elle conduit surtout à découvrir les procédés de composition et d'art. Que Salluste est un artiste, on ne saurait trop le répéter ; mais l'usage qu'il fait des catégories morales est-il un procédé commode pour ordonner et disposer la matière historique, et cela seulement? N'y a-t-il pas dans ses œuvres la résultante de multiples intentions? Malgré la sécheresse de son style, c'est un Latin, à la cervelle active. Dans le *Bellum Iugurthinum* sont entrés peut-être à la fois tous les éléments qu'ont cru isoler les critiques, et aucun n'a tort sans avoir tout à fait raison. Le problème serait de doser et de titrer la combinaison des différents constituants. M. Leeman, qui conclut fort bien à la complexité de Salluste, n'aurait-il pas tendance, comme malgré lui, à simplifier le *Bellum Iugurthinum*, en le séparant du prologue, en réduisant l'importance des thèmes de l'*auaritia* et de la *uirtus*, en ramenant le problème du sens de l'œuvre à celui des valeurs respectives accordées à Métellus et à Marius? L'auteur estime que, parti de conceptions traditionnelles sur le succès dont la *Fortuna* récompense la *uirtus*, Salluste a découvert, au cours de ses travaux historiques, que la *Fortuna* récompense l'audace, mais ne récompense pas le *consilium*. Coupure entre l'expérience tirée des faits et la morale ! Encore devrait-on se demander si le crédule Salluste a fait cette découverte au cours de la rédaction ou pendant le travail préparatoire, car, dans ce dernier cas, les prologues marqueraient un retour de l'immoralité des faits à la morale théorique.

Du moins force est de constater que les prologues du *Jugurtha* et du *Catilina* ne sont pas absents de cette partie de l'étude. Mais, vraiment, Salluste ne doit-il sa conception de la *Fortuna* qu'à son travail d'historien? La *Fortuna* était un article de propagande personnelle. M. Leeman le rappelle fort justement et tient qu'en mettant en lumière le rôle de cette puissance dans la carrière de Marius, Salluste a voulu démontrer que ce grand général était protégé par des puissances surnaturelles, et mettre sa gloire en valeur, comme Cicéron l'a fait pour Pompée en vantant sa *felicitas* dans le *de imperio Cn. Pompei* (47-48). Mais la *Fortuna* était un *locus* de la rhétorique, qui servait dans l'excuse ou *purgatio*. L'employer dans le récit d'une victoire, n'est-ce pas mettre le vainqueur hors de cause et, donc, desservir sa gloire? César disait que la Fortune de Pompée était d'avoir rencontré des nullités ; les sénateurs, quand ils voulaient refuser l'honneur des supplications à un *imperator*, disaient que la Fortune avait en sa victoire plus de part que ses mérites. L. Munatius Plancus l'apprit à ses dépens (Cicéron, *Fam.*, X, 5, 3 ; Tyrrell et Purser, 810). M. Leeman nie que Salluste ait voulu traiter de la *uirtus*, parce qu'il lui semble impossible de l'admettre sans être entraîné dans une absurdité, comme de conclure à l'immoralisme de Salluste, qui ne fait pas voir le triomphe de la pure vertu. Il est impossible, cependant, de soutenir efficacement que la *uirtus* ne soit pas une des grandes préoccupations de Salluste, ni qu'il ait eu des préoccupations de moraliste, ce qui ne veut pas dire de moralisateur. Je me demande s'il n'y a pas d'abord un problème de vocabulaire posé par l'emploi du mot allemand « moralist ». Le français permet quelques distinctions : le marquis de Sade est un moraliste ; il n'est pas moral. Salluste, avec moins d'immoralité, est un moraliste. Mais, à son époque, le moraliste romain rencontrait avec la *uirtus* une très grosse difficulté, car dans cette conception morale se rejoignaient la tradition exemplaire des Romains et des notions apportées par l'hellénisme. Le mot *uirtus*, pour prestigieux qu'il fût, était une étiquette qu'on appliquait à des objets disparates. Et Salluste d'étudier ici une *uirtus* digne des ancêtres, mais odieuse d'arrogance comme celle de Métellus, là une *uirtus* déréglée comme celle de Marius, et surtout une *uirtus* pervertie, celle de Jugurtha. Cette perversion de la *uirtus* intéressait particulièrement l'historien, qui, commençant ses travaux par le *Catilina*, l'a étudiée dans ses deux monographies. La perte des *Historiae* empêche de connaître tout le développement de sa pensée. M. Leeman, en concluant, insiste fort à propos sur ce point.

Michel RAMBAUD.

Roland PONCELET, *Cicéron traducteur de Platon : L'expression de la pensée complexe en latin classique* : Paris, E. de Boccard, 1957, 401 pages.

En un sens, la thèse de M. R. Poncelet s'inscrirait dans le cadre de la stylistique comparée du grec et du latin, qui offre au travail de « séminaire » de si passionnants exercices : elle en a, dans l'étude de maints exemples, la minutie et la rigueur analytiques. Mais, sous l'apparence d'une confrontation limitée — celle de phrases de Platon, en particulier du *Timée*, avec la traduction qu'en a donnée Cicéron —, elle pose de façon nouvelle et autoritaire le problème de l'expression de la pensée complexe dans deux langues inégalement armées pour la rendre : la pensée étant primordiale, et la langue son humble servante. D'où une sorte de primat accordé à la philosophie (voir p. 41, note, et p. 42, note), mais aussi une meilleure conscience des responsabilités de la philologie, portée au delà de ses spécialités techniques et obligée de se référer à un absolu, tout en mesurant les possibilités et les infirmités de chaque langue.

Nous laisserons de côté pour l'instant l'*Introduction* (p. 1-42), dont les vives discussions touchent à des problèmes généraux de méthodologie. L'ensemble de la thèse est à la fois si dru et si fortement charpenté qu'il exige une attention et une mémoire continues ; la langue, abstraite et précise, mais très dense, ne permet pas non plus une lecture cursive ; la table analytique, trop subdivisée, demeure hermétique à qui ne se réfère pas aux exemples du texte. Mais qui voudra faire l'effort nécessaire (et, au besoin, récidiver) verra s'éclairer de façon évidente bien des difficultés que présentent à tout lecteur, même très averti, les traités philosophiques de Cicéron. Mieux : il en déterminera les causes, dues à la langue même et à l'insuffisance des palliatifs qu'elle laisse à la disposition de qui désire corriger ses infirmités. Et il rendra même compte des originalités d'un style qui, faute de pouvoir exprimer un concept de façon précise, en fait naître la suggestion par accumulations ou oppositions correctives.

Le point de départ de cette description classificatrice, présentée en façon de démonstration, c'est que l'expression des idées ne consiste pas dans l'usage de mots énonciatifs, mais dans la notation de rapports précis entre différents plans et de mesures exactes. La formulation, en sa sévérité mathématique, dénonce de façon quasi-immédiate l'infériorité relative du latin. Mais l'analyse doit aller plus loin. M. R. Poncelet a consacré toute sa première partie au *Système prépositionnel*, qui, en grec, note avec une grande richesse et une suffisante netteté (moindre cependant, en certains cas, que ne l'affirme l'auteur) les rapports « spatiaux et temporels ». Le latin, au contraire, beaucoup plus dépourvu,

paresseux à exprimer les relations abstraites, se limitant presque à l'emploi de *ex* et de *in*, obligé par là soit à concrétiser par l'emploi d'un verbe (par exemple, *continere* à la place de περί, *carere* à la place d'ἄνευ), soit à suggérer sommairement par celui de l'instrumental, ne précise d'ordinaire ni l'« orientation » ni les « repères » des lignes, et se trouve incapable d'associer en une seule proposition des « relations divergentes » dont la coexistence ne fait point difficulté à l'agilité du grec. Sur la préférence du latin pour les emplois concrets des prépositions ou la rigidité de leurs attaches verbales, les exemples analysés, toujours à partir du modèle grec, ne sont pas toujours probants. Mais on devra convenir du caractère souvent vague et subalterne des prépositions latines et d'une sorte d'indifférence ou de négligence dans l'usage de l'une ou l'autre d'entre elles. De sorte que l'auteur n'a, certes, pas tort de dénoncer la faiblesse générale du système prépositionnel latin dans l'expression de la pensée complexe et des rapports intellectuels (l'absence d'équivalents à κατά et à πρός est, de fait, saisissante), même si les conclusions de cette première partie (p. 129-136) paraissent généraliser de façon excessive ce résultat très important.

Le titre de la deuxième partie — *Lacunes et palliatifs : de la convergence des effets dans le système latin d'expression* — couvre l'étude d'autres infirmités, plus voyantes, du latin : l'absence d'article et de mots composés, l'abus des relatives, la déficience des participes (n'eût-il pas été préférable d'intervertir l'ordre de ces deux derniers chapitres?). Les conséquences de ces toutes simples constatations peuvent être déduites pour ainsi dire systématiquement. M. Poncelet a préféré suivre sa méthode d'analyse minutieuse de textes comparés : quête au premier abord monotone, discontinue, ardue, qui met à chaque fois le lecteur devant une pensée nouvelle, souvent subtile et séparée de son contexte[1] (ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, que de temps à autre la recherche s'éclaire de belles pages de synthèse et de doctrine : p. 153-157 ; ou, dans la suite, p. 181-184, 190-192...). Mais voici l'avantage, considérable, de cette dure volonté : en même temps qu'apparaissent les faiblesses, on voit s'affirmer la constance des palliatifs. Très remarquable est l'analyse de ceux qui suppléent à l'absence de l'article, soit par un mot (*natura*, *omnis*, *totus*, *reliqui*, *pars*, *res*), soit par l'emploi d'une métaphore, d'un intensif, d'un abstrait, d'un démonstratif ou celui d'une proposition relative ou d'une autre subordonnée. Cette simple énumération vaut comme exemple : pareille acuité et pareille richesse se

1. Il arrive même que l'exemple, morcelé, soit pratiquement incompréhensible ; comme, p. 254-255, le texte de Plat., *Polit.* 571 D sqq., suspendu à un ὅταν par malheur omis. *Ibid.*, on corrigera πραΰνας, avec tréma sur l'υ. — Mais il faut ajouter que le volume, admirablement présenté, est, au surplus, d'une belle correction.

retrouvent à propos de la relative ou du participe. Et dès lors se précise le fait essentiel : plus conscient que personne des possibilités des deux langues, Cicéron se voit contraint à des approximations *stylistiques* pour compenser la supériorité du grec en mots-outils, formes verbales, vocabulaire abstrait, particules de nuancement, etc... ; et ce seront alors accumulations, oppositions et antithèses, personnifications, images et exemples, toute une méthode de « concrétisation » de l'abstrait, mais très soucieuse du rendu de cet abstrait même et — généralement — très libre à l'égard du matériel *linguistique* proprement dit.

Au terme de ce cheminement, la convergence des constatations partielles oblige enfin, pour ainsi dire, M. Poncelet à proposer des vues d'ensemble plus générales sur les *Oppositions entre les tendances fondamentales du grec et du latin* (troisième partie) et l'*Expression du concept* (quatrième partie). La pensée y est plus libre et plus dogmatique, presque libérée des analyses stylistiques de textes (sauf en appui d'un développement, d'ailleurs nécessaire et excellent, p. 239-252, sur l'abus latin des *ut* finaux, consécutifs et comparatifs) ; l'expression, à la fois serrée et abondante, rigide et parfois véhémente, exige une attention et une critique scrupuleuses : tant elle met de rigueur à organiser — contre des formules approximatives — les résultats positifs de la méthode « idéologique » ou « stylistique » (et qui se dit « antilinguistique ») sur laquelle se fonde toute cette thèse. Mais, faite la part de quelques duretés et d'obscurités pénibles — par excès de brièveté et d'abstraction — il me semble que ces cent trente pages vont vraiment au cœur du sujet et donnent la meilleure vue, la plus explicite et la plus profonde, sur la langue philosophique de Cicéron. Et au point qu'on en doit recommander la lecture très attentive aux historiens de la philosophie : ils devraient en être prémunis contre certaines subtilités d'interprétation de vocabulaire ou la tentation d'imaginer contamination de doctrines là où il n'y a que procédés de style pour une approximation difficile (cf. p. 291).

On se doute que la comparaison du grec, si admirablement propre à l'énoncé conceptuel et scientifique, n'engage pas l'auteur à ménager le latin : « La violence faite au réel est inséparable de la forme latine » (! p. 257) ; ou, moins sommairement (p. 270) : l'incapacité philosophique du latin résulte fatalement de « son caractère rebelle aux distinctions fructueuses, sa complaisance pour les distinctions prudhommesques, son goût de l'ampleur ». L'alibi n'est point reçu que Cicéron a peut-être été insuffisant à sa tâche : non, il a, au contraire, tiré de l'instrument dont il disposait à peu près le meilleur parti (p. 259-260, 280). Reste un triple constat à dresser : la transposition du grec en latin a substitué une « logique formelle » (nous préférerions dire « un formalisme gram-

matical logique ») à la « logique réelle » de la pensée platonicienne ; « l'intensité » à « la précision » ; « l'art littéraire » (avec ses valeurs d'expressivité) à la rigueur d'un énoncé « cognitif » jusque dans ses allures familières.

Et, en reprenant les procédés de cet art littéraire appliqué à l'expression des idées, on conviendra volontiers de leurs infirmités avec M. Poncelet, mais en découvrant grâce à lui le pourquoi de leur usage et l'intelligence de l'effort qui les a mis en œuvre. Soit l'accumulation des termes pour signifier une seule réalité morale, le bien ou le mal, par exemple : nous verrons qu'il ne s'agit ni de synonymes, ni d'une totalisation, mais d'attributs divers permettant d'imaginer une essence et dont chacun est propre (par une sorte de métonymie) à la suggérer, ou de rectifications conjointes pour approcher l'idée. Et de la même façon se condamnent et se justifient à la fois les oppositions, le maniement (difficile et vague) des qualificatifs, le manque de discrimination et de fixité de la *uariatio sermonis*, même les ambiguïtés sémantiques de certains éléments du vocabulaire stoïcien (comme *sumenda* ou *aestimabilia*) ou, plus généralement, l'oscillation du « signe de l'idée » entre « dilatation et rétraction[1] ». On sent qu'en si riche et minutieuse enquête poursuivie par un esprit aussi vigoureux et exigeant il faudrait s'arrêter sur chaque point. Mais ce résumé cursif est déjà trop long : nous n'avons voulu que faciliter l'accès à un livre d'une rare plénitude et de de vaste portée sous un titre modeste.

Il nous faut, cependant, encore dire quelques mots d'une *Introduction* qui risque, bien inutilement, de choquer de bons esprits et d'une *Conclusion* qui, par son extrapolation hardie, surprendra certains lecteurs : l'une et l'autre témoignages d'un tempérament trop nourri et trop combatif pour se restreindre aux résultats, fussent ils déjà assez étonnants, d'une recherche de pure philologie.

La découverte de M. Poncelet — c'en est une — que le problème de la langue philosophique de Cicéron est celui d'un conflit entre la *totalité* des ressources et des structures du grec, né (dirait-on) pour l'expression philosophique-mathématique, et la *totalité* de celles du latin, d'ordre beaucoup plus psychologique et moral, l'a conduit à prendre parti, avec beaucoup trop de véhémence, contre les linguistes qui ont, si fructueusement, étudié les aspects abstraits et concrets du seul *vocabulaire* latin. Or, la position scientifique est tellement différente qu'un seul court chapitre de cette thèse (2e partie, chap. IV, p. 176-192), sur les *Restrictions à l'emploi des « abstraits au singulier »* touche, d'ailleurs avec fruit, à ce domaine de la linguistique. « Il y a plusieurs logis dans la maison de

1. P. 327 (où on corrigera le lapsus « rétractation »).

mon père... » On est peiné aussi du ton polémique des pages (18-24) où sont prises à partie certaines formules, à vrai dire cursives, d'A. Meillet, au chapitre VIII de son *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, sur « Cicéron traducteur » : expression, convient M. Poncelet, de la « position traditionnelle » à sa date. Eh bien ! tant mieux que M. Poncelet se soit révolté contre elle, puisqu'il en est résulté ce beau livre. Mais cette « tradition » même en avait remplacé une autre, qui faisait moins juste part à Cicéron ! Ainsi va notre science, prenant à chaque fois le contre-pied des idées reçues.

Quant à la *Conclusion*, et surtout à ses dernières pages (*Considérations en forme d'essai sur la dignité du latin comme discipline de l'esprit*), elle passerait facilement pour palinodie ou paradoxe après l'ensemble de cette démonstration. Il n'en est rien. Elle représente, au contraire, son « au-delà » humaniste et pédagogique. Alors que le grec est propre — merveilleusement — à noter un acquis scientifique, le latin propose l'effort sans cesse inachevé vers la forme adéquate à une pensée qui se cherche ; et l'insatisfaction de Cicéron est l'image même de cette tension vers l'idée, qui se trouve à la base de toute notre « *formation* éducative ». Si brusque que puisse paraître cette prise de position, elle ne contredit pas l'obstinée et lucide analyse philologique qui la précède. « Grâce à son infirmité, écrit M. Poncelet, par impuissance à décrire, le latin ne pouvait être qu'un appel à l'esprit militant de chacun. Le latin ne transmet pas le sens, mais l'esprit en action. » — Souhaitons que d'autres recherches permettent à M. Poncelet d'appuyer sur de nouveaux exemples ces vigoureuses formules.

Jean BAYET.

Felicita PORTALUPI, *Sulla corrente rodiese* : Universita di Torino, Pubblicazioni della Facoltà di magistero, Torino, Giappichelli, 1957, 28 pages.

Après avoir étudié Brutus et le néo-atticisme, F. Portalupi nous présente ici une mise au point concernant l'éloquence rhodienne. Il s'agit de revenir aux textes, pour mesurer exactement la portée des informations qu'ils nous donnent sur plusieurs points.

D'abord, y a-t-il une « école Rhodienne »? L'analyse de nos connaissances sur l'enseignement de l'éloquence à Rhodes de 120 à 70 av. J.-C., sur Apollonios d'Alabanda et Apollonios Molon, permet de définir une tendance rhodienne, qui s'oppose à l'asianisme par l'importance qu'elle donne à l'étude technique des procédés de l'éloquence, aux préceptes de l'art. Les Rhodiens ne sont pas seulement des déclamateurs ; par eux s'étend l'influence de maîtres tels qu'Hermagoras.

Autre question : Cicéron est-il le « représentant typique » de cette

école d'éloquence? Beaucoup d'historiens, s'appuyant sur les récits qu'il nous donne de sa jeunesse, l'ont cru. F. Portalupi trouve un argument très clair pour établir le contraire. Les Rhodiens, quoiqu'ils fussent les compatriotes de Panétius, ont été en éloquence des contempteurs de la philosophie. Aucun texte ne vient sur ce point contredire l'indication du *De oratore* (I, 75). Or, pour Cicéron, la véritable éloquence est philosophique. F. Portalupi montre comment s'exerce sur lui l'influence de l'Académie. L'orateur latin obéit en somme à un tout autre idéal que l'école Rhodienne. Celle-ci donne une technique aux « praticiens ». Cicéron lui emprunte cette technique, mais il le fait au nom d'une philosophie qui commande toute sa pensée, alors qu'elle apparaissait nébuleuse aux avocats rhodiens.

Voilà un attachant exemple de la querelle entre philosophes et orateurs. On saura gré à F. Portalupi de l'avoir mis au jour. Cependant, la bibliographie n'est pas tout à fait complète. D'autre part, le rôle de l'Académie dans la formation de l'éloquence cicéronienne nous est décrit un peu rapidement. La nouvelle Académie n'a-t-elle pas quelquefois critiqué l'éloquence (*De oratore*, I, 45-46)? En ajoutant cette nuance, l'auteur n'aurait pas affaibli la valeur d'ensemble de sa démonstration.

A. MICHEL.

Franz WIESTHALER, *Die oratio obliqua als künstlerisches Stilmittel in den Reden Ciceros* : Commentationes Aenipontanae, XII, Universitätsverlag Wagner, Innsbruck, 1956, 115 pages.

Franz Wiesthaler a jugé utile d'appliquer à l'éloquence cicéronienne les méthodes de recherche que M. Lambert et M. Hyart avaient employées pour Tite-Live et pour César. Les résultats ne manquent pas d'intérêt. Nous connaissons la vogue du style indirect chez les historiens et les narrateurs. Voici, en quelque sorte, une minutieuse contre-épreuve : le style indirect, chez Cicéron, n'a point pour rôle de mettre en valeur les pensées rapportées. Au contraire, dans la plupart des cas, il les résume. Cela est compréhensible : les orateurs n'aiment guère passer la parole à autrui. Et, lorsqu'il leur arrive d'exprimer d'autres pensées que les leurs, ils sont volontiers brefs.

Ils doivent cependant citer l'adversaire dont ils réfutent les thèses, ou le témoin dont ils exploitent les affirmations. D'autres fois, plus longuement, ils donnent la parole à des interlocuteurs imaginaires, soit qu'ils aient recours à la prosopopée, soit qu'ils rapportent des objections possibles, des opinions répandues. Le chapitre I nous décrit ainsi les discours « réels » et « fictifs » qui appellent le style indirect. Le chapitre III nous indique la « signification » de ces emplois. On admire l'abondance et la précision du répertoire de textes ainsi constitué.

Dans son second chapitre, M. Wiesthaler montre que c'est surtout chez un orateur qu'on peut distinguer le discours indirect et le style indirect (*oratio obliqua*). Le premier prétend rapporter dans leurs termes presque exacts les expressions d'autrui. Mais l'orateur, toujours pressé, cherche plutôt à les résumer, à n'en donner que l'idée générale, ou le schéma. L'*oratio obliqua* constitue donc rarement un discours suivi. Dans d'attachantes analyses, M. Wiesthaler nous décrit les alternances auxquelles a recours Cicéron, qui se sert de la citation directe, introduite dans un passage au style indirect, pour animer son éloquence, pour souligner une idée, parfois pour distinguer deux plans du récit, lorsqu'un témoin rapporte à son tour les paroles d'un autre.

L'on voit que cet ouvrage répond pleinement à son titre : il s'agit d'une étude du discours indirect comme procédé stylistique de l'orateur. La partie la plus originale du livre nous est peut-être fournie (p. 23, p. 28 et suiv.) par la comparaison de la pratique de Cicéron et de ses théories littéraires. Les commentateurs des historiens latins n'ont pas la chance de pouvoir se référer à leurs traités de stylistique. Au contraire, l'*Orator* nous décrit les « figures » de la rhétorique, et notamment celles qui appellent le style indirect (prosopopée, prolepse, etc...). M. Wiesthaler nous montre que, chez Cicéron, la forme se plie toujours au fond. De ce style indirect qui paraît si contraire au génie de l'éloquence, l'orateur tire au contraire des moyens d'éclairer ses discours : toute « figure » chez lui n'est-elle pas « figure de pensée »?

M. Wiesthaler aurait pu aller plus loin dans ce sens, s'interroger encore : Où commence et où finit le « style indirect » chez Cicéron? Rien de plus fuyant que la pensée de cet avocat. Parle-t-il pour lui ou pour son client? Quelle nuance de syntaxe ou de vocabulaire annonce chez lui ces imperceptibles changements de point de vue, ces passages à la « citation directe » qui sont si fréquents?

Dans cette voie en tout cas, M. Wiesthaler apporte des suggestions nombreuses. Son livre, complété comme il est par une étude syntaxique précise, sera très utile.

A. Michel.

P. Milton Valente, S. J., *L'éthique stoïcienne chez Cicéron* : Paris, Librairie Saint-Paul, 1957, 443 pages.

Le livre du Père Valente, après celui récent du P. Arns, témoigne du renouveau des études latines au Brésil, dont l'auteur est originaire et où il a longtemps enseigné. Il réunit en un seul volume deux thèses de doctorat présentées à la Faculté des lettres de Paris. (La première partie du travail, intitulée *Les sources*, formait la thèse complémentaire.) C'est un

ouvrage considérable et qui témoigne d'une étude approfondie du sujet. Le style en est vraiment excellent, et il serait même à souhaiter que plus d'un candidat dont le français est la langue maternelle le maniât avec le même bonheur que ce Brésilien. L'analyse d'idées délicates à rendre est conduite avec fermeté et nuances et s'éclaire souvent d'une *humanitas* bien faite pour réjouir les mânes de Cicéron !

Le sujet traité pouvait être conçu de deux manières. Il y avait un point de vue purement historique, consistant à utiliser Cicéron comme une source, un auteur de références chez qui est présente l'éthique stoïcienne. En fait, la plupart des exposés systématiques de celle-ci sont tenus de faire de nombreux emprunts aux traités cicéroniens. Il pouvait être tentant de limiter le champ de l'objectif, de scruter exactement ce que cette éthique est dans le seul Cicéron. Le sujet ainsi envisagé eût évidemment manqué d'unité : Cicéron ne s'est point référé à *un* système stoïcien de morale, dont on trouverait chez lui les *membra disiecta* et qu'il s'agirait en quelque sorte de reconstituer. Il a eu des maîtres et des sources variées (la première partie le rappelle utilement) ; l'accord, s'il est fait, et en raison de déclarations de l'auteur, ne pouvait pas ne pas se faire pour le *De officiis* (du moins pour les livres I et II : Panétius), est loin d'être réalisé pour les autres ouvrages.

Le P. Valente a adopté un autre point de vue et il a cherché l'unité du sujet dans ce fait que Cicéron n'a pas à l'égard du stoïcisme une attitude purement objective, soit pour l'exposer, soit même pour le combattre. La doctrine n'est pas extérieure à sa pensée, sans pourtant, il s'en faut, s'identifier avec elle. A vrai dire, sa position est toujours restée mouvante, parce qu'il est à la fois séduit par la rigueur logique de l'*honestum* seul bien, et rebuté par l'abstraction qui détourne des objets concrets réellement recherchés et réellement souhaitables : cf. les pages 82 à 92, qui analysent de façon pénétrante les hésitations ou plutôt les oscillations de Cicéron. Néanmoins, sa personnalité lui permet dans une certaine mesure de dominer le caractère disparate de ses sources.

Malgré certaines précautions de l'exposé, malgré le large préliminaire qui s'efforce de rendre justice aux prédécesseurs de Cicéron, la thèse fait-elle toujours une distinction suffisante entre l'analyse des thèmes stoïciens chez Cicéron et l'attitude que celui-ci adopte à leur égard? Cicéron, ne l'oublions pas, ne se considérait aucunement comme stoïcien et se rattachait lui-même à l'Académie. C'était là pour lui adhérer surtout à une méthode hostile au dogmatisme, plutôt qu'à un contenu d'idées, et cela le laissait libre d'accepter en fait l'éthique stoïcienne, comme le faisait un de ses maîtres, Antiochus d'Ascalon, tout en prétendant seulement continuer Platon et Aristote. Cela le laissait libre aussi de s'en écarter, tout comme le même Antiochus ; et c'est ce qu'il fait

dans les livres IV et V du *De finibus*, un peu trop négligés au profit du livre III par le P. Valente.

Ceci dit et cette réserve de principe exposée, son travail nous offre une analyse détaillée et souvent excellente des idées ; elle a le mérite de s'appuyer sur une exégèse soigneusement faite des différents textes et sur une bonne connaissance des travaux antérieurs qu'elle cite avec une abondance parfois excessive et un peu mêlée. (Mais dans la pensée du P. Valente cette abondance est destinée plus spécialement aux lecteurs qu'il trouvera dans les milieux cultivés du Brésil, où l'accès aux ouvrages indiqués ne serait pas toujours aisé.)

Un autre mérite est celui d'une pénétration vraiment philosophique, qui fait bien ressortir les liaisons des idées entre elles, non moins que leur signification pour l'histoire morale de l'antiquité. Le plan du livre est ce que j'appellerais un plan dogmatique ; il met en relief une certaine unité systématique de la pensée cicéronienne, unité acquise en dépit de l'évolution historique et de la vie agitée du personnage, en dépit aussi de la diversité des sources auxquelles je faisais allusion. Les chapitres seront donc tour à tour consacrés : ch. I, au « Point de départ et au but » : vue d'ensemble sur la théorie du souverain bien, qui repose essentiellement sur le livre III du *De finibus* (j'ai déjà rappelé que Caton n'y expose pas tout à fait le point de vue personnel de Cicéron, ou du moins qu'il convient de tenir compte davantage des critiques d'Antiochus d'Ascalon présentées dans les deux livres postérieurs) ; ch. II, au « problème de l'utile » ; ch. III, au « lien des vertus » — ces deux chapitres reposant surtout sur le *De officiis* ; ch. IV, aux « devoirs des vertus ; ch. V, aux « passions » — et ici on se fonde principalement sur les *Tusculanes* ; ch. VI, à la « morale politique » — et nous remontons dans le passé au *De republica* et au *De legibus*, avec quelques emprunts au *De officiis*.

Assurément, l'accord de ce dernier traité avec les deux autres fait bien ressortir une certaine unité, une certaine constance de la pensée cicéronienne. Il y a, néanmoins, au premier abord quelque paradoxe à finir par les premiers ouvrages de l'auteur : on lira avec intérêt la justification donnée pages 83 et suiv. Elle montre par les textes la continuité des intentions, à l'aide surtout du *De legibus*, et fait ressortir l'utilité qu'il y aurait, comme je le suggère depuis longtemps, mais sans grand succès, à des candidats au doctorat, à étudier de près Cicéron philosophe *avant* les traités de philosophie (ceux de 45-44).

Le mérite du P. Valente est, enfin, de bien mettre en lumière comment Cicéron a contribué à infléchir dans un sens nettement social les idées stoïciennes et comment l'utilité commune finit par devenir avec lui critère de moralité. Là même où il adopte apparemment sans réserves les vues de ses prédécesseurs, le vocabulaire dont il use et qui

est tout chargé d'implications romaines, les exemples dont il les illustre et qui sont empruntés au passé de son pays leur font rendre un autre accent, sans que lui-même en ait toujours bien conscience. Mais, en outre, Cicéron a, sinon modifié, du moins infléchi, ordonné à sa guise ; et ainsi, par exemple, il a laissé dans l'ombre tout ce que la théorie stoïcienne du *logos* pouvait avoir de métaphysique et d'intellectualiste, pour accentuer l'appel fait à la volonté. Surtout « à la loi naturelle il donne l'incarnation de la loi de la cité ; à la loi éternelle, l'expression traditionnelle du vieux droit romain... La loi divine découle bien toujours de Zeus souverain, mais Zeus habite maintenant sur le Forum et c'est le Magistrat qui édicte ses décrets » (p. 414-415).

Je regrette à ce sujet de ne pouvoir suivre dans leur détail les analyses et les démonstrations qui acheminent à cette conclusion, mais ce serait difficile dans le cadre d'un compte rendu. Le P. Valente, à mon avis, a dans l'ensemble raison, mais il n'a pas suffisamment envisagé ou mis en lumière l'influence de Panétius. Certes, il la reconnaît ici et là, mais d'une touche discrète, qui laisse à Cicéron un peu trop d'indépendance, et je crains qu'il ne se soit ainsi exposé à des contre-offensives. Ce que du moins, grâce à lui, nul ne pourra méconnaître, c'est la force originale avec laquelle le Romain a su s'assimiler, digérer — et cela dès le *De republica*, le *De legibus*. S'il a un peu négligé l'aspect purement métaphysique et cosmique du *logos*, il a communié profondément avec les stoïciens dans leur sentiment d'une cité des hommes et des dieux, et surtout dans celui d'une humanité foncièrement une. Et il a senti que la morale et que la politique permettaient de donner à ce sentiment l'expression concrète et les réalisations des institutions et de l'action.

Pierre BOYANCÉ.

H. DIETER MEYER, *Cicero und das Reich* : Inaugural-Dissertation de l'Université de Cologne, 1957, mécanographie tirée en photostat par les soins de l'Université, 263 pages.

Au terme de cette dissertation inaugurale consacrée à *Cicero und das Reich*, M. Hans Dieter Meyer conclut que le mot *imperium* ne devrait pas être traduit par *Reich*, parce que chez les Romains ce mot n'a jamais impliqué autre chose que le concept d'une domination des autres peuples par la force et le domaine dans lequel s'exerce cette domination. Je ne me sens pas capable d'analyser le mot *Reich*, mais je me demande si ce jugement final rend pleine justice et à Cicéron et aux Romains ; suffit-il d'accumuler des éléments pour un jugement? N'est-il pas nécessaire aussi de replacer chaque élément dans un moment et de

l'apprécier en fonction de ce moment? Certes, l'analyse est conduite avec méthode et comme par cercles concentriques : l'auteur considère d'abord le sentiment qu'avait Cicéron de la république romaine et du rôle unique de Rome, seul lieu où peuvent s'exercer pleinement les droits politiques ; ensuite, ce que pensait Cicéron des Italiens et de la place qu'il convient de leur offrir dans la cité ; de là on passe aux provinciaux et à l'opportunité d'en faire des Romains, le *Pro Archia* et surtout le *Pro Balbo* servant de documents. L'auteur montre d'après la fameuse lettre de Quintus comment Cicéron conçut les devoirs d'un gouverneur de province et comment il les pratiqua à son tour en Cilicie ; il soutient, enfin, que Cicéron n'a jamais abandonné la conception peu libérale, et, diraient certains, paternaliste ou colonialiste, du « patrocinium » et des « praedia populi Romani ».

Sur le détail, la chicane ne serait pas impossible ; elle serait plus facile encore sur la manière dont sont généralement utilisés les témoignages empruntés aux textes : ces documents sont de nature différente, et Cicéron avait si grand souci d'adapter ses paroles et ses écrits au sujet, au destinataire et aux circonstances que le degré, si j'ose dire, de la conviction personnelle varie dans ses œuvres de 0 à 100, et qu'il faut titrer chaque œuvre avant de l'analyser. Parmi les écrits de confidence personnelle, M. Dieter Meyer a fait grand usage des lettres à Atticus, et avec raison, mais pourquoi ne pas citer la lettre 16 du livre V? et pourquoi ne pas tenter sur certains points une discussion avec M. Carcopino? Mais, plus que le détail, c'est l'ensemble qui, dans la mesure, justement, où il pose un grand et intéressant problème, appelle une objection : l'auteur qui a examiné les textes de près, qui même a fait une digression à l'antique sur la lettre connue de Pline (VIII, 24), a négligé d'introduire dans son système concentrique et centrifuge la dimension du temps. Pouvait-on, quand vivait Cicéron, concevoir la transformation du système romain en un seul empire où tous seraient égaux en droit? Pompée et César paraissent avoir de la cité romaine une conception plus ample. Plus généreuse? Non pas ; ils se créaient des clientèles, suivant une structure sociale très romaine et dont il eût été possible de tenir compte davantage. D'ailleurs, par la naturalisation des Transpadans, César voulait assurer le recrutement de légions pareilles à sa 14e. Qu'est-ce que cette assimilation impérialiste qui naturalise pour créer de nouvelles ressources en hommes? Mais, surtout, une pensée politique, si puissante qu'elle soit, se développe dans des conditions historiques et selon ces conditions. Par exemple, ces pays orientaux où Cicéron, après son frère, se rend, ne se trouvent apaisés que depuis une douzaine d'années ; encore sont-ils si peu sûrs en 51 que l'auteur du *De re publica* y fait la guerre, bien content d'avoir à ses

côtés en la personne de Quintus un général de brigade formé à l'école de César. A cette date, l'Afrique romanisée est toute petite ; la Numidie ne deviendra une province que sous la dictature de César, et la Maurétanie sera annexée seulement sous le règne de Claude. Sur cette rive méridionale du *mare nostrum*, on était si peu romain que Cyrène, léguée à la république en 96, n'avait été incorporée à l'*imperium* qu'en 74. Et l'Espagne, où, après tant de guerres, la paix n'a été imposée qu'en 72? Il est beau d'y avoir déjà des citoyens comme Balbus. Et la Gaule? Je passe la Narbonnaise, où les Allobroges, en 63, voulaient partir en guerre ; M. Meyer ne cite pas plus de quatre fois le *Pro Fonteio*. Voyez au delà du Rhône cette vaste barbarie, prête à déverser sur les légions des flots de grands gaillards blonds ou roux. Sans compter qu'au coin nord-est de l'Italie, défaut de la cuirasse alpine, pouvait à toute heure surgir une incursion (cf. César, *B. G.*, V, 1 ; VIII, 24, 3). Dans ce contexte historique, est-il légitime de se demander pourquoi Cicéron n'a pas conçu la transformation de tous les sujets de Rome en citoyens? Sans compter qu'à tout voir par le côté romain je ne suis pas sûr qu'on pose bien le problème : une assimilation suppose deux sujets ; le provincial voulait-il être Romain? On en peut douter : Marseille, par exemple, se sentait grecque et voulait le rester.

Revenons du côté romain : c'est sous l'empire que se fit l'unification administrative et que l'*imperium* perdit le caractère colonial, mais longtemps après Pline et Trajan, si l'on prend pour repère la *Constitutio Antoniniana*, édictée en 212 par Caracalla. Encore y aurait-il beaucoup à préciser. Il est sûr, du moins, que, pour assimiler tant de nations conquises, il fallait à l'État romain développer de nouvelles structures, engendrer une monarchie et des organismes bureaucratiques, faire l'expérience d'assimilations restreintes, celle des Gaulois sous Claude, octroi du *Latium Maius* sous Hadrien ; il fallait deux siècles et demi après Cicéron. Malgré l'abondance de son œuvre, malgré ses traités politiques, celui-ci n'est pas le personnage représentatif à étudier pour ces problèmes. On ne peut lui faire grief de n'avoir pas conçu un système d'institutions nouvelles, inapplicable à son époque. Alors, la cité romaine elle-même, ayant perdu pondération et équilibre, n'arrivait plus à trouver une forme adaptée aux nécessités du moment. Aussi M. Dieter Meyer me paraît-il sévère pour le *De re publica*. Assurément, ce traité ne légifère et ne moralise que pour une étroite cité, mais c'était là qu'à l'heure où écrivait Cicéron se faisait le plus sentir le besoin d'urgentes réformes. Et puis, quoi qu'il ait dit, ce grand Romain a encore trop utilisé Platon. N'est-ce pas à l'hellénisme que doit être imputé tout ce qu'il y a de rétrograde dans les traités politiques? La philosophie de Platon était une philosophie municipale ; le tort de Cicéron fut de n'être

pas assez romain. Alors peut-on faire sur la base des textes un procès de l'intelligence politique de Cicéron et des Romains, de leur *humanitas*? C'est oublier que Cicéron avait le sens d'une égalité entre tous les hommes, fondée sur la communauté de leur nature, et que ce sentiment du droit naturel, du *ius gentium*, si profond dans la culture antique, où il se manifeste par le respect de l'hôte, de l'étranger, et parfois du vaincu, avait été encore affiné chez Cicéron, moins par le platonisme que par le stoïcisme de Panaitios et de Poseidonios. Car, enfin, les institutions politiques et les structures sociales ne sont pas tout. La morale, en dirigeant chaque individu, fait plus. Or, dès le temps de Cicéron, l'*imperium Romanum* était un kaléidoscope de croyances, de religions et de races où l'on vivait en paix ; l'unification politique engendrera les persécutions. Cet aspect humaniste, philosophique et moral de la pensée cicéronienne n'a-t-il pas été un peu estompé dans cette dissertation? Ce n'en était pas le propos, sans doute ; mais, en étudiant un aspect sans rappeler l'autre, on s'oblige à limiter la portée de ses conclusions et de ses jugements. Le livre de M. Dieter Meyer, excellent par la conscience et la méticulosité, repose sur des bases philologiques un peu étroites et de là ne se découvrent pas de très vastes horizons. Un tel travail servira de point de départ à des recherches ultérieures.

Michel RAMBAUD.

G. WALSER, *Der Briefwechsel des L. Munatius Plancus mit Cicero*, mit Einleitung, Uebersetzung und Kommentar : Basel, Helbing und Lichtenhahn, 1957, 207 pages.

Voilà un livre de circonstance. La ville de Bâle a fêté cette année le bimillénaire de la colonie d'Augst fondée par L. Munatius Plancus, et M. Walser a voulu faire connaître au public la personnalité du fondateur et l'intérêt que présente sa correspondance avec Cicéron.

Dans cet ouvrage de présentation élégante et bien illustré, M. Walser commence par faire une biographie condensée, mais complète, de son personnage et retrace les circonstances politiques dans lesquelles il a vécu (p. 13-44). Il établit ensuite la généalogie de Plancus (p. 48) et donne un tableau chronologique de sa correspondance avec Cicéron (*ad Fam.*, livres X, 1-12, et XI, 13 a) ; il adopte, après d'autres critiques, un ordre chronologique qui ne correspond pas à l'ordre des *Lettres* dans les *ad Familiares* : en cela il a pleinement raison. Vient ensuite le texte des lettres, dans l'ordre chronologique : chaque lettre est précédée d'une introduction, qui la replace dans ses circonstances historiques et en montre l'intérêt ; le texte est accompagné d'une traduction en allemand. L'édition des *Lettres* est suivie d'un bref commentaire (p. 176-198) et

se termine par une abondante bibliographie (p. 199-204), dans laquelle, cependant, M. Walser ne semble pas avoir donné une place suffisante à l'excellent article de la *R. E.* de Pauly-Wissowa, XVI, 1933, 545 et suiv., ni à l'article capital de W. Sternkopf, *Hermes*, 45, 1910, 250 et suiv. : *Plancus, Lepidus und Laterensis in Mai 43.* Un index de noms de personnes et de lieux termine l'ouvrage (p. 205-207).

Le livre s'adresse sans doute au grand public. C'est pourquoi M. Walser n'a pas voulu alourdir son texte d'un apparat critique ; cependant, la difficulté de certaines leçons aurait demandé à être signalée, pour les dates, en particulier : ainsi, dans la lettre X, 15, le texte des manuscrits place le départ de la cavalerie de Plancus dans la direction du Midi un jour avant celui du passage de l'Isère par l'armée ; de nombreuses corrections ont été proposées : Plancus a traversé l'Isère *a. d. IIII Idus Mai.* ; il a envoyé sa cavalerie *a. d. V Idus Mai.* donnent les manuscrits (*III* Wesenberg ; *II* Lamb. ou faire, comme Sternkopf, conserver la seconde date, mais modifier la première). M. Walser adopte sans le dire la correction de Wesenberg (p. 126).

Certains problèmes aussi auraient pu être envisagés : position de *Cularo* par rapport à l'*Isara* (sur cette question, de nombreuses discussions ont eu lieu) ; indication par Plancus (lettre 23, 3) de *pontes*, alors que partout ailleurs il ne parle que d'un seul pont (X, 15, 3 ; 21, 2 ; 18, 4). M. Walser traduit *pontes* par « le pont » ; en cela il a raison, mais il ne justifie pas sa traduction, etc...

Nous ne voudrions pas surcharger cette analyse. Il est évident que M. Walser a voulu surtout donner un livre accessible au grand public, et en cela il a certainement réalisé son dessein et fait œuvre utile.

P. Perrochat.

Wolf Steidle, *Sueton und die antike Biographie* (Zetemata, Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft, fasc. 1) : München, Beck, 1951, VIII + 188 pages.

Cet ouvrage inaugure la collection *Zetemata*, qui a publié, depuis, quinze autres fascicules presque tous consacrés à l'hellénisme. Sa rédaction était achevée au printemps 1945 ; simplement, quelques références bibliographiques ont été retouchées.

Il étudie bien d'autres biographies que celle de Suétone : par exemple, on trouve plus de dix pages sur le *César* de Plutarque et de quinze sur son *Périclès* ; sept sur les fragments de la vie d'Auguste de Nicolas de Damas et autant, en appendice, sur le *Monumentum Ancyranum.* En outre, l'exposé atteint un rare degré de densité. Il est souvent fait d'analyses d'une telle minutie et d'une telle concision tout

ensemble qu'il faut, pour les suivre, avoir sous les yeux le texte de l'auteur ancien. L'étude du *César* de Suétone occupe plus de quarante pages et, si *Auguste* et *Tibère* ne sont cités qu'incidemment, certains passages des autres Vies, surtout du *Caligula*, sont aussi examinés de très près. Tout cela, compact, sans subdivisions internes suffisantes, manque d'aération, et la tâche du lecteur ne s'en trouve pas facilitée. Toutefois, la conviction de l'auteur et l'ardeur qu'il apporte tant à la critique de ses devanciers qu'à sa démonstration retiennent malgré tout l'attention.

Ceux qu'il prend ainsi à partie, ce sont ceux, nombreux, qui ne pensent pas grand bien de Suétone, autrefois très prisé, mais mal vu depuis qu'au XIX^e^ siècle l'érudition l'a emporté : pas de chronologie, dit-on ; des matériaux non mis en œuvre ; un foisonnement de détails présentés sans critique, dans un ordre mécanique, sans que se dégage une idée du personnage étudié, encore moins de son évolution. C'est aussi F. Leo, dont le livre *Die griechisch-römische Biographie* (1901) a opposé avec force Plutarque et Suétone comme représentant deux types de biographies et, au vrai, deux tempéraments de biographes : le premier est à la fois artiste, psychologue et historien ; le second, grammairien d'origine, a appliqué pour la première fois à des hommes publics les normes érudites et strictement documentaires que les philologues alexandrins avaient établies pour l'étude des hommes de lettres. Selon W. Steidle, ces interprétations, qui se rejoignent et se renforcent, sont également erronées.

Il réhabilite Suétone. Celui-ci pense, écrit et organise sa matière en Romain qui aime le réalisme tout en le combinant avec un certain schématisme, association spécifique de la romanité. Les questions qui l'intéressent, telles que le lieu exact de la naissance, la carrière politique, les choses réalisées pour la première fois, la façon d'agir et de paraître en public, les *virtutes* et les *vitia*, etc., étaient celles-là mêmes qui intéressaient les Romains. Moraliste grec, Plutarque éclaire la personnalité de l'intérieur ; Suétone, de l'extérieur, car l'homme compte moins pour lui que la bande de pourpre sur la toge, et moins la vertu en soi que dans ses applications et manifestations sociales. Il ne néglige pas de caractériser ; mais il le fait sans appuyer, d'un mot qui, lorsqu'on y prend garde, justifie tout un groupement de petits faits en apparence décousus. Enfin, s'il tend à couler son exposé dans un moule en découpant la vie de son personnage en fonction de son *akmè*, en distinguant activité privée et activité publique, etc., il montre, en réalité, plus de souplesse que Leo n'en a voulu apercevoir chez lui. D'ailleurs, aucun auteur antique de biographie ou d'*enkomion* ne s'est astreint à respecter une forme stéréotypée : tous ont su la varier selon les cas d'espèce. Il arrive à Plutarque de construire des développements sans souci de la chronologie, ou bien de procéder par succession de rubriques à l'intérieur

d'un cadre chronologique ; mais il arrive, de son côté, à Suétone de ne parler des faits privés qu'après la mort, et non avant, comme c'est le cas le plus fréquent. Qu'on bannisse donc, même pour l'Antiquité, l'idée de genres littéraires aux formes rigides, dont l'évolution dessinerait au moins les lignes principales de l'histoire de la littérature.

Réaction certainement excessive, mais qui oblige à réfléchir et à nuancer les idées reçues. Le malheur reste que ce livre, utile surtout par les nuances qu'il impose, les noie dans un flot trop abondant et tumultueux. L'auteur annonce des suites : sur la biographie grecque, sur la ou les conceptions antiques de l'homme, sur l'empereur idéal aux deux premiers siècles de notre ère. Mais plus d'un de leurs éléments se trouve déjà ici : il eût sans doute été plus expédient de procéder avec plus de méthode et de s'en tenir, pour le moment, à Suétone.

André AYMARD.

Iiro KAJANTO, *God and fate in Livy* (Annales Universitatis Turkuensis, série B, Humaniora, t. 64) : Turku, Turun Yliopiston Kustantama, 1957, 115 pages.

L'auteur cherche d'abord à définir la position des intellectuels romains contemporains de Cicéron, puis d'Auguste, en face du problème, posé par les philosophes et historiens grecs, de l'action des dieux, du *fatum* et de la *fortuna* dans les événements humains. Seul, Virgile lui paraît convaincu, en raison d'influences stoïciennes, qu'une Providence, très différente, d'ailleurs, des dieux de la conception populaire, a voulu et organisé le développement de Rome et de son empire. Après cette introduction — un peu rapide si on en admet la nécessité, car il eût sans doute fallu distinguer dans certains cas, par exemple chez Polybe, où elles sont bien visibles, des étapes dans des évolutions philosophiques, même individuelles —, les trois quarts de l'ouvrage sont consacrés à Tite-Live.

Pour l'action directe des dieux, les passages *Praef.*, 6-9, et XLIII, 13, 1-2, dont l'importance est capitale, éclairent, assurément, bien des choses chez l'historien : ses tendances intimes sont rationalistes, ou au moins hostiles à l'intervention directe et tatillonne telle que l'admettait la superstition grossière. Mais, voulant restituer l'esprit des temps anciens, Tite-Live devait donner dans les discours un son de cloche différent. Aussi bien, la philosophie avait depuis longtemps épuré ces notions. On constate qu'il emploie seulement 40 fois le mot *fatum*, contre Virgile 130 ; *fortuna* est beaucoup plus fréquent (493 emplois), mais surtout dans les première (183) et troisième (174) décades, les quatrième et cinquième n'en fournissant respectivement que 91 et 45. Pour les

débuts de l'histoire de Rome, il semble accepter l'influence de la Providence ; par la suite, il y recourt plus rarement. De plus, souvent *fatum* et *fortuna* sont pour lui des agents hostiles, qu'il introduit par exemple afin d'expliquer les défaites romaines, en particulier pendant la guerre d'Hannibal. Souvent aussi, il présente, à côté de facteurs surhumains, des explications rationalistes, surtout psychologiques, des événements. Il ne peut pas accepter l'idée d'historiens grecs, tel Denys d'Halicarnasse, que la grandeur de Rome est due à la faveur de la Tychè plus qu'à la *virtus* des citoyens. Visiblement, donc, les causes humaines sont, à ses yeux, les plus importantes et efficaces, bien qu'il ne parvienne pas à s'abstraire entièrement de l'opinion dominante, orientée par l'effort puissant d'Auguste.

Il s'agit, on le voit, d'une analyse bien menée, avec une attention soutenue pour sauvegarder et préciser plus d'une nuance utile, ainsi que pour opérer les ventilations qui s'imposent. L'auteur, dont c'est le premier travail d'érudition, se révèle bon exégète, rompu à une méthode prudente qui recherche les intentions derrière les mots. Des *Indices* commodes complètent l'ouvrage, qui, aisément consultable pour l'interprétation de passages particuliers, sera toujours consulté avec fruit.

André Aymard.

Léon Herrmann, *Les deux livres de Catulle, regroupés et traduits* (Collection « Latomus », vol. XXIX) : Bruxelles (Berchem), Latomus, 1957.

Au début d'une rapide *Introduction*, l'érudit professeur de Bruxelles précise ainsi le but de cette nouvelle présentation du texte catullien : « Cette édition se distinguera des autres par un reclassement des poèmes dans l'ordre présumé primitif, parfois très différent de celui de nos manuscrits » (p. v). Et, en effet, l'édition de M. Herrmann ne ressemble à aucune de celles publiées jusqu'ici, ni à aucun des manuscrits connus ; ce que l'éditeur appelle un « reclassement » constitue, en réalité, un bouleversement complet de la tradition manuscrite. A tel point que la « table de concordance » mise à la fin du volume est absolument indispensable au consultant pour lui permettre de s'y retrouver. Afin de donner une idée de ce nouveau Catulle, il suffira de dire que la pièce I (*Quoi dono lepidum nouum libellum*) devient chez M. Herrmann le n° 12 *bis*, la pièce IV (*Phaselus ille*) est ici le n° 18, la pièce VIII (*Miser Catulle, desinas ineptire*) prend le n° 54, et que le recueil débute par une pièce 1 *bis* (résultant de la fusion de XIV *bis*, 1-3 et de II *bis*, 1-3), suivie du n° 1, qui est la pièce XXXIV (l'hymne à Diane).

Ce qui a conduit M. Léon Herrmann à rétablir ainsi « l'ordre présumé

primitif », toujours très différent de celui transmis par les manuscrits, c'est la « règle des dix-huit vers », que le savant belge a énoncée à plusieurs reprises et appliquée à bon nombre d'œuvres poétiques allant du Ier siècle avant J.-C. au VIe siècle après J.-C., par exemple aux *Épodes* d'Horace et aux *Bucoliques* de Virgile, aux *Fables* de Phèdre et aux *Satires* de Perse, au *Corpus Tibullianum*, au livre II des *Tristes* et à l'*Ibis* d'Ovide, à Juvénal, etc.[1]. Bien entendu, pour admettre ou repousser la règle de l'ingénieux latiniste, il convient de la juger d'abord en liaison avec les principes et le mode de composition des poètes latins, ensuite, et surtout, dans le cadre d'un examen scrupuleux de nos connaissances sur la technique de l'édition dans l'Antiquité : un tel débat excéderait les limites consenties à un compte rendu. Bornons-nous à rappeler au passage, et cela montrera assez combien le problème est délicat, que, pour Juvénal, M. Jean Colin (dans les *Atti Accad. Torino*, 1953 et 1955) arrivait dernièrement à un regroupement par pages de trente-quatre vers (cf. l'excellent compte rendu dubitatif de E. Paratore dans *Riv. Storica Ital.*, 1957, p. 128-140), que, pour Lucrèce, contemporain de Catulle, Lachmann remontait à un archétype comprenant des colonnes de vingt-six vers, et que, pour Catulle lui-même — M. Herrmann ne l'ignore point, bien sûr — M. F. della Corte (*Due Studi Catulliani*, Genova, 1951, p. 91-100), à la suite de Lachmann, pensait pouvoir reconstituer un archétype en pages de trente vers... Cette diversité de solutions donne, à elle seule, beaucoup à réfléchir, et M. della Corte (*op. cit.*, p. 100) a bien raison de conclure : « A nessuno sfugge quanto questo genere di ricostruzioni sia di sua stessa natura impreciso e opinabile, e che i computi del numero dei versi e delle pagine siano esposti ad errori non sempre facilmente riconoscibili. »

Cela dit, et sans préjudice d'une prochaine discussion que je projette de cet important problème, on doit constater que, pour rétablir l'ordre et l'aspect primitif des deux livres de Catulle, l'éditeur a été obligé de supposer, dans nos manuscrits, toute une série de déplacements, d'interversions et de lacunes qui n'emportent pas la conviction. Un exemple : dans le poème LXIV, « il est sûr, affirme M. Herrmann, que les vers 252 et 253 ont été intervertis » (p. v), et il conviendrait de lire :

251 At parte ex alia florens uolitabat Iacchus
253 te quaerens, Ariadna, tuoque incensus amore,
252 cum thiaso Satyrorum et Nysigenis Silenis.

Motif de l'interversion? C'est « pour rapprocher *quaerens* et *incensus*

1. P. v, n. 2, dans la bibliographie (incomplète, d'ailleurs) que l'auteur donne de ses propres travaux, c'est 1949 qu'il faut lire pour les articles publiés dans *Latomus*, et non 1944.

de *Iacchus* » (*Ibid.*). Mais que devient alors la liberté de l'ordre des mots en latin? Assurément, il n'y a aucune difficulté à accepter le texte traditionnel des manuscrits et à lire, avec tous les éditeurs de Catulle :

251 At parte ex alia florens uolitabat Iacchus
252 cum thiaso Satyrorum et Nysigenis Silenis,
253 te quaerens, Ariadna, tuoque incensus amore.

Seulement, « si les vers 253 et 252 se trouvaient le premier au bas d'une colonne ou d'une page, le second en haut, 252 étant multiple de 18 », alors « le vers 253 terminait la quatorzième colonne ou page et le vers 252 commençait la quinzième... ».

Autre exemple (p. VI) ; dans ce passage du poème LV :

14 Non custos si fingar ille Cretum,
15 non si Pegaseo ferar uolatu,
16 non Ladas ego pinnipesque Perseus,
17 non Rhesi niueae citaeque bigae,

il nous faudrait intervertir les vers 15 et 16, parce que, « à moins de faire de *niueae citaeque bigae* un nominatif pluriel assez saugrenu, il faut en faire un génitif singulier dépendant, comme *Pegaseo*, du mot *uolatu* » (*Ibid.*). Au vrai, le pluriel *bigae*, *bigarum* n'a rien de saugrenu, et c'est bien là un nominatif, comme *Ladas* et comme *Perseus*, le sens du passage ne prêtant pas à discussion : « Non, quand même je prendrais la forme du fameux gardien de la Crète, non, quand même je serais emporté par le vol de Pégase, non, quand je serais Ladas ou Persée aux talons ailés, non, quand je serais l'attelage rapide et blanc comme neige de Rhésus, etc. »

Dans tout cela, il se pose une question préalable de méthode, que je formulerais ainsi : a-t-on le droit de remanier un texte sans tenir compte de la tradition manuscrite? Pour toutes nos conjectures, les manuscrits ne demeurent-ils pas la première et la plus indispensable des cautions?

Hormis ce grand point d'interrogation sur la validité du reclassement, cette édition ne se signale que par des qualités : la présentation matérielle est simple, élégante et même luxueuse (comme c'est de règle pour la collection « Latomus ») ; l'apparat critique est sobre, mais sûr ; la traduction française que nous offre M. Herrmann en bas des pages (dont chacune ne contient que dix-huit vers !) est cursive et agréable à lire ; l'*index* des noms propres rendra au consultant d'appréciables services.

N. I. Herescu.

Miscellanea Properziana : Atti dell'Accademia Properziana del Subasio-Assisi, Serie V, nº 5 : 1957, 106 pages.

Peut-on imaginer, à Assise, plus délicieuses Pâques que celles qui seraient consacrées à un « symposion » sur Properce? C'est à ce régal que nous convie l'*Accademia Properziana* avec ce petit volume auquel ont collaboré MM. Luigi Alfonsi, E. A. Barber, P. J. Enk, J. Hubaux, G. Jachmann, U. Knoche, E. Paratore et N. Terzaghi. Notre pays était absent, mais non notre langue, puisque, grâce à M. Hubaux, nous pouvons lire quelques pages de français, à côté du latin fort savant de MM. Barber, Enk et Paratore. Les questions traitées sont aussi diverses que les langues.

Six pages de M. Enk traitent « *de uero Propertii erga Cynthiam amore* », six pages pleines de substance, qui commentent avec bonheur, entre autres, les premiers vers de l'*Élégie* I, 1. En quoi, d'ailleurs, M. Enk ne rencontre pas l'interprétation donnée, ici même, par M. Alfonsi, qui a consacré quelque quatorze pages d'un italien fluide à l'interprétation, poursuivie mot par mot, du même poème. Mais, même si nous préférons suivre M. Enk, nous accorderons à M. Alfonsi que, comparée à l'épigramme de Méléagre qui en est la source, cette élégie est infiniment plus riche, plus orchestrée, et révèle la nature profonde de l'élégie latine, qui est d'être une architecture complexe.

M. Barber présente diverses corrections au texte (*sex coniecturae Propertianae*), relatives à I, 11, 17-18 (lire, au lieu de *omnis, comitis*) ; à II, 2, 3-4 (lire : *Juppiter, ignosco, pristina furta noua*) ; à II, 34, 93-94 (lire : *Cynthia quin uiuet*, au lieu du *quin etiam*, assurément difficile à admettre, des manuscrits) ; à III, 11, 55-56 (*dixit ut = ut dixit*, au lieu de *et dixit*) ; à III, 18, 13-14 (*et per maternas omnia gesta manus* devient : *et per maturas omnia gesta manus*) ; à IV, 7, 57-60 (lire : *unda Clytaemnestrae stuprumue hic altera Cressae...*). A la vérité, toutes ces corrections ne nous paraissent pas également convaincantes.

M. Paratore (*De Propertio Vergiliani carminis iudice*) poursuit, en réalité, une controverse avec M. Alfonsi à propos de son propre ouvrage, *Una nuova ricostruzione del De poetis di Suetonio*. Selon M. Paratore, Properce aurait surtout loué en Virgile le poète qui avait eu le courage d'accepter la tâche imposée par Mécène et Virgile, mais, du poème lui-même, il n'aurait guère connu que l'*Iliade*, c'est-à-dire les derniers chants, que M. Paratore nous dit avoir été les premiers composés. Il nous semble que le problème dépasse le cadre d'une polémique et que les jugements devraient être précédés d'une étude plus minutieuse des emprunts et des imitations d'un poète par l'autre.

Ce problème a été, précisément, indiqué par M. Hubaux (qui inti-

tule sa contribution : *Parthénius, Gallus, Virgile, Properce*) au cours d'une recherche fort brillante des « citations » dissimulées de Virgile chez Properce. L'*Élégie* I, 8, rappelle, naturellement, la X^e *Églogue*, comme Virgile avait voulu rappeler, dans celle-ci, le poème de Gallus. Mais, si ce rapprochement est certain, que penser de celui de la même *Élégie* avec les « adieux » de Didon à Énée, au livre IV de l'*Énéide*? Le rapport des dates permet-il d'assurer que Properce *imite* Virgile? Qu'en pense M. Paratore?

M. Terzaghi (*Il Paraclausithyron di Properzio*) étudie la pièce I, 16, et montre qu'il ne saurait s'y agir de Cynthie. Properce y imite avant tout Catulle, et cela est sans doute juste. Nous avons là les débuts de Properce, mais déjà le poète donne au lieu commun un accent personnel ; on devine son originalité future. Une tentative d'explication du second vers : *ianua Tarpeiae nota pudicitiae*, où *Tarpeia* serait, si nous avons bien compris, un adjectif désignant « l'antique vertu romaine », ne nous paraît pas très convaincante. Tout bien considéré, le vers ne serait-il pas corrompu?

M. G. Jachmann montre, avec beaucoup de pertinence, que, dans l'*Élégie* IV, 6, le distique 55-56 a été interpolé. A ce propos, il présente une idée intéressante, celle des amphibologies voulues par Properce, des doubles « lectures » suggérées par un ordre des mots tourmenté à dessein. Enfin, M. U. Knoche s'attaque au problème (dit par lui, à juste titre, « crucial ») de l'*Élégie* II, 28. Il y voit un cycle de *trois* élégies. Mais son interprétation, très nuancée et subtile, ne nous a pas paru sortir d'une subjectivité qui lui enlève beaucoup de poids. Et c'est, assurément, le cas d'une critique qui n'hésite pas à condamner des vers au nom d'une idée préconçue et en s'appuyant sur des rapprochements plus ou moins illusoires. Pourquoi assurer que le poète « plaisante », et que Cynthie n'est pas vraiment en danger de mort? Quelque difficile qu'il soit, le texte de Properce n'est peut-être pas si irrémédiablement corrompu qu'on veut bien nous le dire ; en tout cas, les remèdes trop énergiques risquent d'emporter le malade.

Pierre Grimal.

Giovanni d'Anna, *Il problema della composizione dell'Eneide* : Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1957, 133 pages.

L'un des jeunes élèves d'E. Paratore nous livre aujourd'hui le résultat d'un long travail sur le problème — considéré par la plupart des historiens de la littérature latine comme un *locus desperatus* — de la « composition » de l'*Énéide*, entendez les conditions dans lesquelles fut composé le poème. On connaît les données générales : Virgile mit une

dizaine d'années à amener son épopée dans un état voisin de celui dans lequel nous la lisons ; il la laissa inachevée, et les éditeurs, en la publiant, se soumirent à la loi que leur imposait Auguste : retrancher le moins possible et ne rien ajouter. Donc, Virgile n'a pas eu le temps de parfaire son œuvre, de la réduire à une unité et une cohérence totales. Admirable aubaine pour les philologues : ne pourra-t-on retrouver les sutures, les états différents d'une rédaction que ne vient pas recouvrir le poli de la perfection?

C'est une tâche qui a donné lieu à bien des tentatives ; leur nombre même n'a pas découragé M. d'Anna. Les derniers mots de sa conclusion sont pour affirmer qu'il espère avoir atteint « quelque résultat positif ». A la suite de son maître, E. Paratore, M. d'Anna part du postulat de l'antériorité des livres VII à XII ; le premier fragment composé serait la fin du livre VIII (bouclier d'Énée) — postulat assez vraisemblable, mais que M. d'Anna affaiblit lui-même en faisant observer, très justement, que Virgile ne rédigea pas des livres entiers, mais d'abord des épisodes. La comparaison ne peut porter que d'épisode à épisode, non de livre à livre. Nous ne pouvons suivre ici l'auteur dans ses analyses, minutieuses, précises, portant sur la chronologie des *errores*, l'ignorance ou, tantôt, la connaissance par Énée du but de son voyage, la double perspective dans laquelle est présenté le miracle des tables ou encore celui de la truie blanche. M. d'Anna admet, après Sabbadini, que le récit des *errores* n'appartient pas au plan primitif, mais qu'il a remplacé un livre narratif qui devait être, d'abord, le premier du poème. Nous serions moins disposé à lui accorder cette hypothèse, tant l'ὕστερον πρότερον est essentiel à la conception antique de l'épopée.

Il est un ordre de considérations que ne fait pas — ou peu — intervenir l'auteur : la portée véritable du livre VI, qui demeure, visiblement, l'épisode-clef de l'œuvre entière. La doctrine stoïco-platonicienne (M. d'Anna dit encore : « orphico-pythagoricienne ») de la révélation d'Anchise, où l'idée des remontées successives vers la vie s'assortit de préoccupations millénaristes, a bien l'ambition d'énoncer les fondements d'une théologie du principat. Il est difficile d'admettre que la Descente aux Enfers n'ait pas toujours été au centre même du poème et que Virgile n'ait pas, dès le début, équilibré son épopée autour d'elle. Que devient, alors, l'hypothèse d'une *Odyssée* introduite secondairement, gonflée après coup? On en revient à accorder au témoignage de Donat sur le « plan en prose » de l'*Énéide* une importance que lui dénient et M. d'Anna et son maître. En d'autres termes, il est difficile de concevoir une *Énéide* qui n'ait d'abord été qu'une *Iliade*, ainsi que l'on semble vouloir le conclure du témoignage de Properce (*nescio quid nascitur...*) : l'*Iliade* n'est pas seulement, pour un Ancien, une épopée militaire ; elle

est avant tout la Bible de la race hellène ; c'est là que les peuples viennent chercher leurs titres de noblesse ; elle est une sorte de révélation et l'une des sources, jamais taries, de l'art, de la pensée religieuse, de la littérature et de la morale. C'est tout cela qu'entend, je crois, Properce, tout cela que l'*Énéide* doit donner à la Rome qui naît.

M. d'Anna montre fort bien que le détail des épisodes témoigne, chez Virgile, de variations dans l'expression. Nous restons plus sceptique lorsqu'il veut aller plus loin et retrouver non la genèse des épisodes, mais celle du plan. Tout n'est pas vain dans son livre ; il apporte véritablement des résultats positifs — mais à la condition de limiter ses ambitions critiques.

Pierre GRIMAL.

Giusto MONACO, *Il Libro dei Ludi* : Palermo, Palumbo, 152 pages.

M. G. Monaco a publié en 1953 un bon commentaire du chant 5 de l'*Énéide.* Il revient sur ce « livre des jeux », non plus en une étude littérale, mais afin de dégager l'originalité essentielle du chant. Un excellent chapitre initial résume les diverses thèses en présence sur le but, la place et la date du livre ; M. Monaco, pour sa part, souligne l'opportunité de ces jeux et montre qu'ils s'intègrent parfaitement à la narration. Le retour d'Énée à sa mission première, après la tentation de Carthage, est en même temps imputé à Anchise, son inspirateur et son guide : le second séjour des Troyens en Sicile n'a donc point un caractère ornemental, il est essentiel dans l'histoire spirituelle d'Énée. Ces jeux funèbres sont dépourvus de tristesse et d'angoisse parce qu'ils présagent les triomphes futurs : ils se déroulent comme une fête de lumière et de couleurs. Même l'épisode de la flotte incendiée devient promesse de succès.

M. Monaco appuie sa démonstration en passant en revue les diverses parties du chant 5, et c'est un plaisir de relire en sa compagnie ces vers qu'il analyse avec autant de sensibilité que de pénétration. Ses vues personnelles reposent sur une érudition solide : il est difficile de ne pas donner raison à M. Monaco dans les controverses qui l'opposent à ses prédécesseurs. Bref, un fort bon livre.

H. BARDON.

Eduard FRAENKEL, *Horace* : Clarendon Press, Oxford University Press, 1957, 463 pages, 55 Shill.

Encore un commentaire horatien ! dira-t-on peut-être, redoutant une nouvelle mise en forme d'explications traditionnelles. Ce serait mal connaître l'auteur, sa personnalité et sa propension à repenser les problèmes. L'ouvrage ne se présente ni comme une monographie hora-

tienne de caractère encyclopédique, ni comme un commentaire asservi au texte, et la table des matières a, certes, de quoi désorienter le consultant : Épodes X, XVI ; Satires I, 2, 3, 1, 6, 5, 9, 7, 8, 4, 10 ; Odes related to Alcaeus, to other Greek poems, addressed to Maecenas, concerned with Augustus, etc. Le fil conducteur? D'une part, confrontation du poète avec ses modèles et analyse de ses procédés d'adaptation poétique ; d'autre part, ses réactions vis-à-vis de la politique, de la société, de la philosophie, de la religion... Orientation multiforme, qui explique la démarche en apparence hasardeuse de l'auteur et les lacunes qu'il ne cherche pas à dissimuler. La valeur de l'ouvrage est dans l'extraordinaire richesse et variété des commentaires. Qui voudra s'en rendre compte pourra, au lieu d'une lecture suivie, qui ne laisse pas d'être parfois déconcertante, pratiquer une consultation de l'index, suggestif autant que disparate, qui clôt le volume : « *p*-alliteration, Panegyrics, Papyrus (price of), παράδειγμα, Parcae (singing), Parvum carmen, Passive (impersonal), Patria personified, Philhellenism, Philosophy (Roman attitude to)... ». Le consultant ne devra pas négliger les notes de bas de page, qui souvent contiennent l'essentiel d'un commentaire. Ainsi, c'est dans la note 2 de la page 306 et la note 1 de la page 281 qu'on trouvera la solution du problème relatif aux invocations de Melpomène, muse de la poésie tragique, dit-on d'ordinaire, donc étrangère à l'inspiration d'Horace (réponse : c'est seulement à basse époque que les Muses ont reçu leur spécialisation).

L'ordre adopté pour la revue des différents poèmes ne manquera pas parfois de surprendre le lecteur et de demeurer énigmatique ou discutable ; un exemple, entre autres : réunissant (p. 297 et suiv.) les trois épilogues des livres des *Odes*, l'auteur est amené à leur attribuer une interprétation d'ensemble, dont le détail laisse place à plus d'un scrupule. D'une façon générale, les jugements portés sur Horace risquent de paraître quelque peu systématiques et absolus ; il y a dans l'œuvre du poète plus d'inspiration fortuite et de fantaisie que ne le ferait croire cet ouvrage savamment et laborieusement construit. L'auteur n'est-il pas un peu victime de son savoir encyclopédique et de son ingéniosité, qui lui fait découvrir sans cesse rapprochements, suggestions, sens cachés? Mais ne nous plaignons pas de l'excès : le livre de M. Fränkel a ce mérite rare de nous donner beaucoup à apprendre et beaucoup à repenser.

J. Marouzeau.

Augusto Serafini, *Studio sulla satira di Giovenale* : Firenze, Le Monnier, 1957, XII-442 pages, 4.000 lires.

M. Serafini part d'une constatation qui est exacte : il n'existe pas

de travail d'ensemble sur Juvénal qui affronte l'œuvre dans ses aspects essentiels. Le livre de M. Highet (1954), qui n'est pas sans mérites, est une sorte de commentaire. M. Serafini s'est proposé d'aborder les questions fondamentales : le problème historique, le problème moral, la poésie et l'art, etc...

A vrai dire, son plan inquiète quelque peu : après « la poésie et l'art », il consacre ses chapitres à « la satire des rhéteurs », puis à « la satire tragique et de ton élevé », à « un nouveau Lucilius », à « l'orientation sociale », à « Juvénal et le monde grec », enfin à « la satire X ». Tout cela n'est guère cohérent ; mais un plan est toujours artificiel, et ici l'on excuse l'artifice, tant les intentions sont louables.

Pourtant, le livre déçoit. Il y a trop de didactisme dans l'agencement des chapitres et, surtout, l'auteur accumule des vérités (?) depuis longtemps établies et devenues banales. Les développements sur les mœurs impériales et les lois d'Auguste ou de Domitien (p. 29), sur l'ambiance littéraire à Rome (p. 65-66), sur les procédés rhétoriques du poète (p. 239 et suiv.), sur les diminutifs (p. 264 et suiv.), sur les pauvres et les esclaves sous l'Empire (p. 323 et suiv.), etc..., n'apportent pas l'ombre d'une nouveauté. Leur suppression allégerait l'ouvrage.

Si on les enlevait, que resterait-il? Il est certain que M. Serafini voit les problèmes, mais il n'apporte que rarement une solution très personnelle. Par exemple, l'on peut admettre que la satire de Juvénal constitue un document sur « la crise de toutes les forces de l'Empire » : mais y avait-il alors réellement « crise »? De plus, que vaut le document? C'est-à-dire : dans quelle mesure les procédés (rhétoriques ou non) de Juvénal forcent-ils l'expression et déforment-ils la vision? Un poète, surtout de cette formation et de ce tempérament, apporte-t-il vraiment un « témoignage »? Renforce-t-on la thèse en établissant une concordance entre Juvénal et Martial (qui, lui aussi, vise un effet littéraire précis) ou Tacite, dont l'impartialité est la moindre des vertus?

Suivrons-nous davantage M. Serafini quand il fait sienne la formule de De Decker à propos du satirique : « Deux êtres sont réunis en une même personnalité : un poète et un rhéteur » (p. 218). M. Serafini donne son adhésion. Pas moi. Cette formule ne signifie rien : Juvénal est poète parce qu'il est rhéteur. De toute façon, l'on aurait aimé que M. Serafini ne se satisfît pas de développements assez usés sur la rhétorique des *Satires*.

Lorsqu'il étudie la satire 7 (p. 51 et suiv.), M. Serafini se contente de paraphraser son auteur. Ne convenait-il pas de marquer l'opposition de deux mentalités : celle du Romain « de bonne famille », pour qui l'œuvre littéraire est une distraction — séduisante parfois, mais, somme toute, négligeable — et celle des écrivains mêmes, qui, pas toujours,

mais souvent (et c'est le cas de Juvénal), conçoivent ce qu'est un homme de lettres, se représentent la dignité de la création littéraire et son utilité profonde?

Autre remarque : est-il très légitime de terminer une étude sur Juvénal en soulignant les rapports de sa pensée avec le christianisme? Juvénal exalte, dans la satire 10, les valeurs spirituelles, qui sont « les vrais biens » : il n'est pas le premier à Rome..., et sur ce point le christianisme a recueilli un legs fort ancien de la philosophie païenne.

L'ouvrage de M. Serafini paraît donc un peu superficiel, en dépit du propos initial. Je me dispenserai volontiers de lire les listes de citations où les savants modernes de toutes langues voisinent avec Boileau, Byron, Carducci ou V. Hugo (cf., entre autres, les p. 222-225) ou avec les humanistes Casaubon, Scaliger, Valla, etc... A ces autorités je préférerais une opinion personnelle.

Il ne faut, d'ailleurs, pas croire que l'ouvrage soit dépourvu d'intérêt. M. Serafini a eu le mérite de placer l'étude des *Satires* sur son vrai plan : il est temps de passer du stade du commentaire plus ou moins littéral à celui d'une synthèse organique. Ensuite, les points de vue intéressants sont nombreux : M. Serafini pose en termes excellents (p. 230) le dualisme de la culture (et expression) rhétorique chez Juvénal et de son dégoût pour les déclamations, de sa révolte contre l'académisme et la scolastique. Je ne crois pas qu'il ait résolu la difficulté, mais il est bon de remarquer avec lui que l'école des rhéteurs a permis à Juvénal de modifier l'humble nature première de la satire (si humble? et Lucilius? Perse?) et de la faire prédication (cf. la très bonne p. 248). J'admettrai difficilement qu'il y ait chez Juvénal un goût pour un gouvernement de forme populaire (p. 337), mais son attitude politique mérite, en effet, de retenir l'attention. Bien que les pages sur l'envahissement de Rome par les Grecs soient inutiles, la « conscience occidentale » chez Juvénal est analysée avec bonheur (p. 378 et suiv.).

On voit que le livre est intéressant. On ne se laissera pas rebuter par quelques formules curieuses (le cancer de la luxure qui s'installe dans le corps apparemment sain de l'Empire, p. 92 ; ou la rhétorique qui envahit comme du chiendent le champ de la culture, p. 233) ; on ne s'indignera pas trop que l'auteur semble ignorer l'excellente édition que M. U. Knoche vient de donner de Juvénal. Il vaut mieux accorder sa sympathie à la volonté dont témoigne M. Serafini d'aller à l'essentiel. Si le livre ne nous aide guère à résoudre d'importants problèmes, il nous incite du moins à réfléchir et à contredire : c'est son apport le plus précieux.

Je signale une lacune : il n'est jamais question du lyrisme de Juvénal.

H. BARDON.

G. Magariños, *Juvenal y su tercera Satira* (Manuales y anejos de Emerita, XV) : Madrid, 1956, 122 pages.

Cet ouvrage, nous dit l'auteur, fut présenté primitivement comme thèse pour la licence à la Faculté des humanités de l'Uruguay ; malgré les remaniements, il se ressent quelque peu de sa destination première. C'est elle qui nous vaut des développements fort peu originaux sur les astrologues, les délateurs, les Grecs à Rome, l'adulation, etc... : ces considérations n' « expliquent » pas grand'chose. Sur l'influence de l'hellénisme, M. Magariños s'en tient aux positions habituelles et semble ignorer les thèses de M. Grimal (*Siècle des Scipions*). Quand le commentaire porte sur la valeur esthétique de la satire III, il ne gagne pas en précision : M. Magariños devra se méfier de son goût pour la pensée d'ordre général (p. 34 ; p. 79) : l'influence d'Unamuno ne se fait pas sentir là sous sa forme la plus utile ; et le problème de la création littéraire ne perd rien de son mystère. Je retiendrai de l'ouvrage de M. Magariños quelques rapprochements avec Martial, quelques remarques fines sur le jeu de l'antithèse. De la satire même, M. Magariños nous donne la traduction, mais non pas le texte, dont l'établissement aurait constitué pour lui un sain exercice philologique. Donc, un travail de début, qu'il convient d'accueillir avec une sympathie insatisfaite.

H. Bardon.

Erik Wistrand, *Die Chronologie der Punica des Silius Italicus, Beiträge zur Interpretation der flavischen Literatur* (*Studia Graeca et Latina Gothoburgensia*, IV) : Göteborg, 1956, 66 pages, 8 couronnes suédoises.

Ce mémoire reprend, après Buchwald, Legras et Bickel, la question des allusions à des événements contemporains qu'on peut dégager des *Punica* et des conclusions qu'elles permettent de tirer sur les étapes de la composition du poème. Huit passages sont étudiés, à cet égard, avec une remarquable finesse : III, 594 sq., où, dans un discours de Jupiter annonçant la grandeur de la dynastie flavienne, les vers 616-617 sont traditionnellement considérés comme une prédiction *ex euentu* de l'expédition contre les Sarmates, en 92 : il s'agit, en réalité, d'un lieu commun attesté dans toute la poésie latine depuis Auguste et qui, dans son contexte, apparaît lié à certaines circonstances du début du règne, 83 précisément ; — XIV, 680 sq., où l'opposition non moins rhétorique entre le sort de Syracuse, prise et sauvée par Marcellus pendant la guerre, et celui des provinces, pillées sous l'Empire par leurs gouverneurs, fait intervenir un Prince de la Paix dans lequel on s'est refusé à reconnaître Domitien — ce qui a conduit Bickel à placer sous Nerva

la rédaction des derniers chants ; mais c'est pourtant à Domitien que Martial et Stace, en 94 et 95, décernaient cet éloge ; — XIII, 844 sq., où, dans la description des Enfers, le châtiment d'une Vestale semble un écho des procès relatés par Suétone, *Dom.*, 8 ; — XIII, 601 sq., où celui des Tyrans peut avoir été évoqué, même sous Domitien, avant la période de terreur qui commença à la fin de 93 ; — XIII, 858, où la mention des crimes de Sylla pouvait n'être pas sentie comme une offense à la majesté de Domitien ; — VII, 455 sq. ; IX, 460 sq. ; IX, 474 sq., enfin, où le rôle prêté à Minerve dans la guerre d'Hannibal, particulièrement à la bataille de Cannes, comme protectrice des ennemis de Rome, est plutôt imitation d'Homère qu'attaque délibérée, invraisemblable de son vivant, contre la déesse favorite de Domitien. Ainsi, le poème a été commencé et achevé plus tôt qu'on ne prétend, le 3e chant dès 83, le 13e après 93, conformément au témoignage de Martial, qui nous apprend que Silius l'avait commencé en 88 (IV, 14) et publié, au moins en partie, en 93 (VII, 63). Le rythme de la composition a été d'environ un livre par an, comme dans le cas d'autres poètes (Virgile), qui travaillaient, sinon avec moins de *cura*, du moins avec plus d'*ingenium*.

Mais, si cette datation rectifiée et précisée intéresse grandement les spécialistes de Silius Italicus et illustre d'un jour plus nuancé la littérature flavienne, à cela ne se réduit pas la portée d'un petit livre qui est, par surcroît, un modèle d' « explication de textes » : les notes au bas des pages, avec le *Wortindex* de la fin, offrent un commentaire plein de scrupules et de justesse des difficiles morceaux utilisés. La valeur sémantique d'*augere* (III, 595), la signification de *mundus Iouis* (III, 611), l'intention syntaxique d'*arceret* (XIV, 687, p. 41) donnent lieu à des observations qui sont, pour le latiniste, un régal. En outre, M. Wistrand, dans son interprétation des allusions historiques, montre un sens et une connaissance des τόποι — domination universelle promise aux empereurs, abus de l'administration provinciale, entre autres — qui apportent ici une contribution importante à la confection, tant attendue, d'un répertoire de ces moyens littéraires et, dès maintenant, posent chaque fois dans les meilleurs termes le problème : comment distinguer, dans un développement d'un caractère emphatique et mythique, les éléments de réalité concrète et vécue qui y sont mêlés? L'auteur procède à ces délicates analyses avec une grande sûreté. Il excelle à ouvrir, à partir d'une *commentatiuncula* (cf. *R. É. L.*, XXXIV, p. 411), des perspectives assez vastes, où sa double curiosité, louée déjà dans cette *Revue* (XXIV, p. 327 ; XXX, p. 515), célèbre les Noces heureuses de l'Histoire et de la Philologie.

J. Heurgon.

René Marache, *Mots nouveaux et mots archaïques chez Fronton et Aulu-Gelle* (Travaux de la Faculté des lettres de Rennes, série I, vol. 1) : Paris, Presses Universitaires de France, s. d. [1957], in-8°, 293 pages, 1.200 francs.

A l'appui de son travail sur *La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au IIe siècle de notre ère*[1], M. Marache publie aujourd'hui le répertoire de tous les archaïsmes et néologismes qu'il a patiemment relevés chez Fronton et chez Aulu-Gelle. L'ouvrage, terminé en 1950 et présenté par l'auteur comme thèse complémentaire, a été tenu à jour depuis lors. Il y est fait état, en particulier, de l'édition de Fronton publiée par M. P. J. Van den Hout à Leyde en 1954[2].

Le vocabulaire de Fronton et celui d'Aulu-Gelle sont traditionnellement qualifiés d' « archaïsants » et de « précieux » ; mais on conçoit ce que le livre de M. Marache apporte d'intéressantes et tangibles précisions sur ces épithètes à la fois justes et vagues. Seule une enquête minutieuse conduite au niveau du « mot » peut renseigner sur les procédés favoris et les tendances générales des deux auteurs, indirectement aussi sur les goûts de leurs contemporains.

L'ouvrage se présente comme la juxtaposition de deux répertoires raisonnés, un pour chaque écrivain. Le plan demeure le même d'un répertoire à l'autre : mots composés de deux vocables (type poétique : *pennipotens*, très peu pratiqué par nos deux prosateurs), puis composés par préfixes, dérivés nominaux, verbaux et adverbiaux, comparatifs, superlatifs, diminutifs, mots simples et mots grecs. Sous chacune des rubriques s'établissent deux catégories : les archaïsmes proprement dits ou emprunts à un auteur ancien, et les innovations ou « à la manière de... ». Ainsi le lecteur peut observer au mieux, de Fronton à son disciple Aulu-Gelle, le cheminement de certains procédés (formation des comparatifs, par exemple : p. 77, p. 237 et suiv.) et le progrès abusif de certaines formules (par exemple : mots à préfixe négatif *in-*, p. 27, p. 133 et suiv.). Un tableau synoptique par auteur, indiquant les types de formation et le nombre des emplois, aurait toutefois été le bienvenu en rassemblant les enseignements généraux de ces listes si intéressantes pour l'histoire du vocabulaire.

Les conclusions à tirer des différentes rubriques sont toujours indiquées par M. Marache de façon sobre et claire. Nous apprenons ainsi, par

1. (Thèse, Paris, 1950), Rennes, Plihon, 1952. Compte-rendu dans cette *Revue*, par M. J. Cousin (t. XXX, p. 436 et suiv.).
2. Compte-rendu dans cette *Revue*, par M. R. Marache (t. XXXII, p. 422 et suiv.).

exemple, que Plaute est le point de mire de Fronton (32 emprunts sur 42 archaïsmes), qu'Aulu-Gelle, de surcroît, a un léger faible pour Varron. Nous constatons que, chez ces archaïsants, l'archaïsme proprement dit est beaucoup moins fréquent que l'innovation (42 archaïsmes, 13 mots préclassiques pour 110 créations chez Fronton ; 67 archaïsmes, 23 mots préclassiques pour 380 innovations chez Aulu-Gelle). Dans l'ensemble, l'un et l'autre d'ailleurs créent peu de mots correspondant à des objets nouveaux ou à des idées nouvelles, attitude qui était, généralement, celle des classiques. Par contre, ils fabriquent avec virtuosité et abondance, Aulu-Gelle surtout, des mots ingénieux, expressifs sans doute et conformes à l'esprit de la langue, mais dont la création ne s'imposait pas. M. Marache, par exemple, peut établir toute une section intitulée « doublets d'adverbes usuels » (p. 209 et suiv.). Par là, dans la mesure où ces innovations ont trouvé le succès, ce qui n'est pas toujours le cas (cf. p. 144 et 264), elles ont contribué à l'usure du vocabulaire courant et « accéléré » l'évolution de la langue.

Comme l'ouvrage obéit à un plan logique, M. Marache a pris la peine de dresser, pour chacun des deux auteurs, l'index des archaïsmes et néologismes ; le maniement de ce livre suggestif en est ainsi rendu facile et rapide.

Jean COLLART.

R. MERKELBACH, *Die Quellen des griechischen Alexanderromans* (Zetemata, Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft, Heft IX) : München, Beck, 1954, 255 pages, 24 Mk.

La partie principale de cet important ouvrage intéresse le domaine grec (cf. le résumé p. 188-189) ; mais plusieurs « Exkurse » consacrent à la tradition latine une étude serrée et minutieuse : traduction de l'« Epistola Alexandri ad Aristotelem », qui a connu une grande vogue au Moyen Age, « rédaction J de l'Archipresbyter Leo », « Itinerarium Alexandri », enfin le passage de Tite-Live, IX, 17-19, où est envisagé un conflit entre Alexandre et les Romains. Un « Supplément » (p. 193 et suiv.) donne entre autres le texte latino-grec du « Testamentum Alexandri » avec un double apparat critique.

L'auteur note, p. 254, que ses propres informations relatives à la Lettre à Aristote sont dépassées par l'édition récente de W. Walther Boer (1953), qui a utilisé pour l'établissement du texte jusqu'à soixante-sept manuscrits, sans toutefois appeler systématiquement la version grecque à fournir un critère pour le choix entre les variantes des manuscrits latins.

L'ouvrage de M. Merkelbach dépasse largement le cadre suggéré par son titre : « Die Quellen » ; il apporte une riche contribution critique à

l'étude d'une tradition obscure et multiforme. Les nombreuses recensions consacrées à cet ouvrage par des hellénistes dans plusieurs grandes Revues louent l'appoint qu'il représente. Wilamowitz regrettait dans sa « Griechische und lateinische Literatur und Sprache » que l'étude de la littérature relative à Alexandre soit peu avancée : M. Merkelbach ne nous donne pas de bibliographie systématique, mais on peut voir par l' « Année philologique » et par les « Dix années » quelle masse énorme de travaux accomplis sur ce domaine depuis un demi-siècle trouvent leur couronnement dans ce remarquable ouvrage.

J. Marouzeau.

Paolo Frassinetti, *Nuovi studi sul testo dell'Apologeticum* : Istituto Lombardo di scienze e lettere, *Rendiconti, Classe di Lettere*, vol. 91 : Milano, 1957, 123 pages.

Haverkamp, dès 1718, avait reconnu qu'il existe deux traditions manuscrites de l'*Apologeticum* de Tertullien. L'une, dite *Vulgate*, est représentée par trente manuscrits environ, et commune à tous les traités de Tertullien. L'autre remonte à un *Fuldensis* carolingien, perdu aujourd'hui, qui a attiré de plus en plus l'attention (voir, par exemple, J.-P. Waltzing, *Étude sur le codex Fuldensis*, Liège-Paris, 1914-1917). Une thèse classique depuis les travaux de Thörnell, reprise encore par Kroymann et Becker, veut que ces deux traditions correspondent à deux éditions successives procurées par Tertullien lui-même. M. Frassinetti combat cette vue des choses. Il a d'abord, dans un article antérieur : *Minucio Felice e le redazioni dell'Apologeticum*, dans *Miscellanea Beltrami*, Genova, 1954, p. 83-96, observé treize rencontres, sous forme d'imitations, entre l'*Octavius* et l'*Apologeticum* : en sept cas, Minucius confirme la tradition du *Fuldensis*, mais en six cas celle de la *Vulgate*. En réfléchissant sur cette donnée et en élargissant l'enquête, il montre que chacun des auteurs antiques qui constituent la tradition indirecte cite tantôt les leçons de la première rédaction, tantôt celles de la seconde. Passant en revue les catégories entre lesquelles Thörnell avait réparti les quelque cinq cents variantes entre les deux traditions (changements de conjonction, de préposition, de cas, de forme verbale, emploi du concret pour l'abstrait, emploi de deux synonymes au lieu d'un seul substantif, changement de place des mots, etc...), l'auteur remarque que beaucoup de divergences analogues se retrouvent entre les classes de manuscrits d'autres œuvres de Tertullien, pour lesquelles nul ne songe à deux éditions, notamment le *De carne Christi*, l'*Aduersus Iudaeos* et le *De spectaculis*. De plus, il relève quantité de corruptions, additions, transpositions, qui sont communes aux deux traditions et ne sauraient être l'œuvre de Tertullien : tantôt fautes mécaniques, tan-

tôt corrections rédactionnelles conscientes. En les supprimant, on retrouve souvent un texte unique ; mais parfois aussi l'harmonisation est impossible, si bien qu'il faut reconnaître deux activités rédactionnelles distintes, celle du *Fuldensis* et celle de la *Vulgate*. Pour finir, M. Frassinetti conjecture, par l'analyse de quelques passages du *Fuldensis*, que cette recension remonte peut-être au v^e^ siècle et provient d'un premier jet de l'œuvre, resté inédit, contaminé avec un préarchétype de la *Vulgate*, qui reproduisait lui-même l'édition définitive. Ainsi, quelques leçons du *Fuldensis* pourraient être de réelles « variantes d'auteur ».

J'avoue que j'aurais peine à suivre toujours l'auteur en cette troisième partie ; le problème est d'une complexité d'autant plus grande que ce *Fuldensis* est perdu et qu'il n'existe pas de critère sûr pour discriminer les variantes intentionnelles ou accidentelles. L'on s'étonne un peu de voir M. Frassinetti, au début de l'ouvrage, hostile à l'idée de deux rédactions qui remonteraient à Tertullien, mais revenant pratiquement à une vue des choses assez voisine en cette troisième partie. Ses observations les plus sûres me paraissent celles qui concernent la tradition indirecte et aussi celles de la p. 26 sur les rédactions correspondant à tel *corpus* (*Trecense*, *Agobardinum*, *Cluniacense*...), c'est-à-dire remontant tout au plus au v^e^ ou au vii^e^ siècle. A mon sens, un progrès en ce délicat problème ne peut provenir que d'une meilleure connaissance de la tradition indirecte. Pourquoi, par exemple, ne mentionne-t-on jamais saint Augustin? Le parallèle ci-dessous suffit à montrer qu'il utilise l'*Apologeticum*, et un tel cas n'est sûrement pas unique (cf. aussi Chr. Mohrmann, *S. Jérôme et s. Augustin sur Tertullien*, dans *Vigiliae christianae*, t. V, 1951, p. 111-112, et G. Bardy, *S. Augustin et Tertullien*, dans *L'année théologique augustinienne*, t. XIII, 1953, p. 148-150) :

Tertullien, *Apolog.*, II, 20, p. 8 = *C. C.*, t. I, p. 91 (cf. *Ad nat.*, I, 4, 8) :

« '*Christianus*' si nullius criminis nomen est, ualde ineptum, si solius nominis *crimen* est... »

'Bonus *uir Gaius Seius*, tantum quod *Christianus*'. Item alius : 'Ego miror Lucium Titium, *sapientem* uirum, repente factum Christianum'. Nemo retractat, ne ideo bonus Gaius et prudens Lucius, *quia Christianus*, aut ideo Christianus, quia prudens et bonus. *Laudant* quae sciunt, *uituperant* quae ignorant... Alii... ex *hoc* ipso denotant, *quo laudant*. »

Augustin, *In Ps.* LXVIII, *sermo* II, 4, 11, *C. C.*, t. XXXIX, 919 :

« Obiciebatur *crimen Christianis* hoc ipsum quod Christiani essent. » *In Ps.* CXL, 17, *C. C.*, t. XL, 2038 :

« 'Magnus *uir* ille, uerbi gratia *Gaiuseius* : magnus, doctus, *sapiens*, sed quare *Christianus*?' Nam magna doctrina et magnae litterae et magna sapientia. Si magna sapientia, adproba *quod Christianus* est ; si magna doctrina, docte elegit. Postremo quod tu *uituperas*, *hoc* ei placet *quem laudas*. »

Pierre Courcelle.

Paul PETIT, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV^e siècle après J.-C.* (Institut français d'Archéologie de Beyrouth, Bibliothèque archéologique et historique, t. LXII) : Paris, Geuthner, 1955, gr. in-4°, 446 pages. — *Les étudiants de Libanius* (Études prosopographiques, I) : Paris, Nouvelles Éditions latines, 1956, in-8°, 206 pages.

Voici des thèses de doctorat qui, pour être consacrées à un auteur grec, n'en intéressent pas moins l'histoire du monde romain au IV^e siècle et, donc, les études latines. Leur auteur n'a pas prétendu refaire la biographie écrite jadis par Sievers ni les travaux plus récents de Seeck et de Pack : la thèse principale s'attache à replacer le rhéteur d'Antioche dans sa cité natale et, en puisant dans son œuvre si riche, caractérise les institutions municipales, les grands problèmes de la vie municipale, les problèmes impériaux dans la vie municipale. Les deux dernières parties élargissent même l'horizon à celui de la vie politique et de la vie économique et sociale ; c'est là qu'on trouvera surtout des analyses précieuses sur le rôle du peuple des villes, sur l'attitude des fonctionnaires impériaux, sur la décadence des curies, puis sur la situation démographique et l'expansion urbaine, sur l'appauvrissement des curiales et leur mentalité, sur la position des autres classes, — tous développements dont l'intérêt déborde le cadre de la Syrie ou de l'Orient hellénique : c'est toute l'époque du Bas-Empire qui se trouve éclairée d'un jour nouveau par le bel ouvrage de Paul Petit, magnifiquement présenté dans la Bibliothèque de l'Institut français de Beyrouth.

Quant à la thèse complémentaire, elle met en œuvre une foule de renseignements fournis à l'auteur par le dépouillement attentif des œuvres de Libanius et présente de façon exhaustive tout ce que nous pouvons savoir de ses étudiants : leur scolarité, leur recrutement, les rapports du maître et de ses élèves. De multiples tableaux, listes et appendices complètent utilement ce travail, qui illustre dans le concret la classique *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* de H.-I. Marrou. Aussi celui-ci a-t-il voulu présenter dans une Préface l'ouvrage de son disciple, qui inaugure une nouvelle collection d' « Études prosopographiques », complémentaire des deux Prosopographies du Bas-Empire, actuellement préparées parallèlement à Londres et à Paris. A qui voudra utiliser d'autres sources, latines autant que grecques, de cette époque, il y a là, comme l'écrit H.-I. Marrou, « un modèle à imiter ».

Jean-Rémy PALANQUE.

Franco BOLGIANI, *La conversione di S. Augustino e l'VIII° libro delle Confessioni* : Univ. di Torino, pubbl. del Fac. di Litt. e Fil., vol. VIII, fasc. 4, Torino, 1956, 185 pages et 13 pl.

La conversion dans le jardin de Milan (*Conf.*, VIII, 8 et suiv.), avec

la scène sous le figuier et le fameux *tolle lege*, comporte déjà toute une littérature. Après la mise au point du Congrès international Augustinien (Paris, 1954), le débat reste ouvert entre les interprétations réaliste et allégorique qui en revendiquent chacune l'explication. Le livre de M. Bolgiani est une pièce importante à verser à ce dossier. Il n'y a rien à ses yeux dans le livre VIII que des faits réels, et pour en comprendre le récit point d'autre méthode que celle formulée par Augustin, dans une sentence dont l'auteur fait son dernier mot : *Proprie accipe, noli figuras inquirere : sicut est dictum ita et est* (*Serm.*, 89, 4, cité p. 126). La démonstration s'opère en deux temps. Le problème posé dans un très court chapitre initial, M. Bolgiani aborde la partie critique (chap. II). Cette revue de quelques travaux sur la question regroupe en fait tous les esprits de même famille : Balogh, Geffcken, Böhmer, développant progressivement un « parti pris » d'interprétation allégorique, qui trouve sa forme la plus nette en P. Courcelle (*Recherches*... et articles postérieurs), et la plus récente chez J.-G. Préaux : tout cela énuméré dans des résumés nets, réduisant habilement chaque ouvrage à sa thèse.

M. Bolgiani y oppose la sienne, dans une partie constructive (chap. III). La méthode de P. Courcelle, selon lui, aboutit à fragmenter le récit en le dépouillant de son unité organique. C'est celle-ci qu'on nous invite à reconnaître, par une lecture continue du livre VIII. Deux thèmes majeurs en constituent comme la trame et la chaîne : thème de la *confessio* (narration autobiographique, faite dans la présence de Dieu et pour sa gloire), thème de la *consuetudo peccati* (les « deux volontés » pauliniennes, objet d'ailleurs privilégié de la réflexion augustinienne). Dans cette perspective, en effet, les mots s'appellent d'un chapitre à l'autre, les épisodes se lient (p. 55-78, surtout 76-78).

A ce point pourtant, le lecteur se demande où se situe exactement le désaccord annoncé entre M. Bolgiani et les tenants de l'interprétation allégorique. Augustin ne peut-il « confesser » la lutte en lui de la grâce contre la *consuetudo peccati*, tout en usant pour ce faire d'une présentation symbolique? Un dernier chapitre nous dissuade de le croire — sous le titre un peu pauvre de *Conclusions et problèmes particuliers*. Les *Conclusions* montrent par des arguments psychologiques (sens et goût du réel chez Augustin, dans les *Conf.* notamment), puis littéraires (faible part de l'emprunt dans les *Conf.* : il n'intéresse que l'expression ou des points de détail), qu'Augustin n'a rien dû observer d'autre en son récit que la vérité directe. Les *Problèmes particuliers* reportent cette conclusion sur quelques points litigieux : le figuier, dans une pareille présomption d'objectivité et en l'absence de preuves contraires, doit s'entendre comme un arbre réel ; et de même la voix qui fit entendre le *tolle lege*. Mais, si cette dernière expression n'est ni usuelle en latin (p. 111) ni calquée sur le grec λαβὲ ἀνάγνωθι (p. 119), si elle fut, d'autre part,

effectivement prononcée, qui l'articula et à quel propos? Les quelques lignes de la p. 119 (avec la n. 171) ne rendent pas claire à ce sujet la pensée de M. Bolgiani. De façon générale, cela paraît peu que quelques pages en fin d'ouvrage (p. 104-126) pour régler des questions que la théorie adverse plaçait en position centrale.

Deux appendices terminent le volume, l'un sur *La conversion d'Augustin dans l'hymnologie médiévale*; l'autre, *Pour l'iconographie de la conversion de saint Augustin*, illustré de planches. L'auteur joint un opuscule intitulé *Intorno al piu antico codice delle Confessioni di S. Agostino*, même collection, vol. VI, fasc. 2, Torino, 1954, 51 p. et 1 pl.

H. FUGIER.

Domenico ROMANO, *Simmaco* : Renna-Palermo, 1955, 155 pages.

— *Carattere e significato del 'Contra Symmachum'* : Renna-Palermo, 1955, 91 pages.

Ces deux opuscules se complètent l'un l'autre de la façon la plus heureuse. L'auteur a remarqué avec raison que, si la correspondance de Symmaque est souvent utilisée par les historiens du Bas-Empire, l'on manquait toutefois d'une monographie consacrée à sa vie et à ses œuvres. Tout en accordant une place de choix à la fameuse affaire de l'autel de la Victoire, il nous procure aussi des chapitres plus neufs sur les études de Symmaque et son attitude à l'égard des empereurs et usurpateurs successifs, notamment Valentinien Ier, Gratien, Maxime, Eugène, Théodose, ainsi qu'à l'égard du régent Stilicon. Surtout, il met en œuvre les *Panégyriques*, qui ont été bien moins étudiés que les *Lettres*, et l'on est heureux de trouver à la fin de l'ouvrage une traduction du *Panégyrique* de Valentinien. Les paragraphes les plus nourris ont trait aux réminiscences de Symmaque, au thème de l'amitié qui revient si souvent dans les *Lettres*, aux sentences qu'elles contiennent, aux règles qu'observent les *Panégyriques*. Si intéressantes soient-elles, ces pages restent malheureusement une description un peu sommaire et superficielle, et l'opuscule est démuni de toute conclusion. Il eût été utile d'apprécier Symmaque de façon plus critique : par exemple, qu'entend Symmaque par *uetus sententia*? Est-ce une pensée de philosophe ancien, ou un dicton populaire, ou une banalité d'école rhétorique? Et que valent ses vues sur l'amitié par rapport à celles de son éminent contemporain Paulin de Nole, si finement analysées par le regretté P. Fabre?

Le second opuscule tend à montrer que le *Contra Symmachum* de Prudence, quoique écrit près de vingt ans après l'affaire de l'autel de la Victoire, n'est pas un pur exercice littéraire, comme on le dit d'habitude, mais tient son actualité de la polémique antichrétienne à la-

quelle il réplique. Selon M. Romano, Prudence poursuit un objectif réel et immédiat en combattant par ce poème une nouvelle initiative faite au temps de Stilicon en faveur de l'autel de la Victoire ; il profite de l'occasion pour glorifier la doctrine chrétienne contre ses détracteurs. Je serais pour ma part facilement d'accord avec M. Romano pour penser que ces longs développements contre les dieux païens, même s'ils emploient des 'clichés' apologétiques, visent en quelque manière les cultes tels qu'ils étaient pratiqués en ces premières années du v^e^ siècle. Mais j'hésiterais à dire au sujet de la *Lettre* de Symmaque de 402, adressée à Stilicon, que les pétitions dont elle parle « devaient être celles mêmes que contenait la *Relatio* présentée autrefois à Valentinien II en 384 et présentée à nouveau sans modifications substantielles en 402 à Honorius ». Rien n'autorise une si grande précision dans la conjecture.

(Corriger « il Dumougeot » en « M^lle^ Demougeot » et « Guellemin » en « M^lle^ Guillemin ».)

Pierre COURCELLE.

Éditions de textes.

Paul MAAS, *Textkritik*, 3. verbesserte und vermehrte Auflage : Leipzig, Teubner, 1957, 34 pages, 2.30 DM.

Nos lecteurs connaissent tous ce manuel de critique devenu classique. Il avait paru pour la première fois, en 1927, dans la troisième édition de l'*Einleitung* de Gercke et Norden. La firme Teubner, en 1950, en avait donné une publication à part, renouvelée et pourvue d'un *Anhang*. La troisième édition reproduit la seconde, avec l'addition d'un *Rückblick 1956* (p. 31) et d'un *Register* (p. 34). A la réserve de ces deux suppléments, les changements entre la seconde et la troisième édition sont minimes. Ils n'atteignent ni la mise en pages, ni la mise en ligne. Notons, par exemple, dans la bibliographie, l'addition du volume II (1953) du *Kallimachos* de R. Pfeiffer. La préface de la troisième édition, datée d'Oxford, avril 1956, n'a que deux lignes. La brièveté et le raccourci demeurent la coquetterie de l'illustre maître.

Le loisir ne m'est pas laissé de rappeler les qualités et les idées maîtresses de cet opuscule. Le plus simple est de renvoyer, par exemple, au compte rendu pertinent et détaillé qui en a été donné par Jean Irigoin (*Antiquité classique*, t. XXI (1952), p. 185-186). Rappelons, toutefois, le grand intérêt des pages 17-25 (*Beispiele*), où Paul Maas développe quinze exemples, tant grecs que latins, d'altérations de texte, corrigeant par là ce que l'exposé de sa doctrine peut avoir d'abstrait. Rappelons aussi la distinction faite dans l'*Anhang* entre les *Trennfehler*, fautes propres à un seul manuscrit, et les *Bindefehler*, fautes communes à un groupe de manuscrits.